

وزارة التعليم العالي والبحث العلمي  
MINISTÈRE DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR ET DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE  
الجامعة الجزائرية للدراسات والبحوث  
الدراسات والبحوث  
الدراسات والبحوث  
الدراسات والبحوث

UNIVERSITE MOULOUD MAMMERY DE TIZ-OUZOU  
FACULTE DES LETTRES ET DES LANGUES  
DEPARTEMENT



جامعة مولود معمري - تيزي وزو  
كلية الآداب واللغات

N° d'Ordre : .....  
N° de série : .....

## Mémoire en vue de l'obtention du diplôme de Master

**En analyse du discours et sciences des textes**

### Thème

**Analyse sémiotique de la dimension passionnelle  
et cognitive dans *Meursault, contre-enquête***

**Présenté par :**  
**BOUZOUAGH Azedine**

**Encadré par :**  
**BETOUICHE Aini**

**Jury de soutenance :**

Présidente : ASSAM Malha, Maître de conférences A, UMMTO  
Examinatrice : MEKSEM Malika, Maître de conférences B, UMMTO  
Rapporteuse : BETOUICHE Aïni. Maître de conférences A, UMMTO

**Année universitaire 2015/2016**

<b>Introduction.....</b>	<b>5</b>
<b>Premier chapitre : L'univers passionnel. ....</b>	<b>8</b>
<b>I.    La thymie .....</b>	<b>9</b>
<b>II.   L'analyse des passions .....</b>	<b>11</b>
<b>II.1. La passion amoureuse .....</b>	<b>11</b>
<b>II.2. La colère .....</b>	<b>20</b>
<b>II.3. La vengeance .....</b>	<b>26</b>
<b>Deuxième chapitre : L'univers cognitif .....</b>	<b>33</b>
<b>I.    La dimension religieuse dans le roman .....</b>	<b>36</b>
<b>II.   L'omniprésence de la mort .....</b>	<b>45</b>
<b>III.  L'incertitude .....</b>	<b>52</b>
<b>Conclusion.....</b>	<b>64</b>
<b>Bibliographie</b>	

## **Dédicace**

*Cette dédicace est destinée à toutes les personnes qui ont contribué, de près ou de loin, à ma réussite aussi bien dans mon cursus scolaire, universitaire que ma vie privée. A tous ceux qui m'ont encouragé et aidé avec une parole, un geste ou même avec la bonne intention ou un « doua'a ».*

*A ma mère, l'être le plus cher au monde. La personne à laquelle je dois tout dans ma vie. Elle a donné sa vie et tout ce qu'elle possède pour que je vive heureux. Je lui dirais, en essayant de mettre mes mots sur ses maux, que même si le ciel pleuvrait un jour des larmes, il ne pourra jamais rendre compte d'une seule de tes douleurs. Sans toi je ne serais rien du tout dans cette vie. Mon grand rêve est de mourir avant toi pour ne pas connaître la mort deux fois. Mère, tous les mots du monde, avec toutes les langues du monde, ne peuvent décrire mon immense gratitude envers toi. Ta récompense, chère maman, n'existe nulle part sur terre, donc je laisse le soin de te récompenser au Bon Dieu,*

*A mon père, qui a souffert la nuit pour que je souris le jour. Il m'a toujours conseillé et sans lassitude malgré ma continuelle désobéissance. Père, je te rends grâce pour tout. Il a donné et sacrifié sa vie pour je vive la mienne en douceur,*

*A ma grand-mère, qu'Allah la bénisse tant qu'elle est en vie,*

*A mes frères et sœurs, Abdeslam, Ghani, Farès, Titou et Dalila,*

*A mes chers et innombrables amis : Dadani, Said, Yazid, Arezki, Abdou, Bilal, Yazid, Azzedine...*

*A tous mes enseignants qui font leur travail dans la dignité, l'humilité et le désintéressement.*

**Dinzou**

## **Remerciements**

*Avant d'amorcer notre travail, je tiens à rendre grâce à tous ceux et celles qui m'ont encouragé et aidé durant tout mon cursus scolaire et universitaire, et Dieu sait qu'ils sont nombreux, à qui je veux manifester ma reconnaissance et mon immense gratitude.*

*Je tiens à remercier infiniment Mme BETOUCHE Aini pour sa disponibilité et son désintéressement.*

## Introduction

La sémiotique est une science qui a pour objet d'étude le sens et la signification. Selon Jean Coquet, l'objet de la sémiotique est « *d'expliciter les structures signifiantes qui modèlent le discours social et le discours individuel* »<sup>1</sup>. La sémiotique considère le texte comme un tout de signification. En tant que théorie de la signification, elle se donne pour but « *d'expliciter sous forme d'une construction conceptuelle, les conditions de la saisie et la production du sens* »<sup>2</sup>. C'est un domaine infiniment vaste pour avoir la prétention de le cerner en une seule définition ou circonscrire l'ensemble de ses ramifications. La sémiotique s'intéresse au sens mais qui est appréhendé à travers les formes du langage et du discours qui le rend communicable.

Cette discipline est relativement récente comparativement à d'autres sciences qui sont millénaires comme la philosophie. Elle s'est développée à partir des travaux de l'américain Charles Sanders Peirce qui la définit comme « *La doctrine quasi nécessaire ou formelle des signes* »<sup>3</sup>. Aux antipodes de Peirce, qui considère cette discipline comme une « doctrine », la tradition européenne, représentée par Saussure, considère cette discipline comme « *une science qui étudie la vie des signes au sein de la vie sociale.* »<sup>4</sup>

Par ailleurs, deux dénominations de cette discipline sont en « rivalité » pour des raisons historiques mais aussi épistémologiques : sémiologie et sémiotique. Or, pour des considérations méthodologiques, nous emploierons les deux termes sémiotique et sémiologie comme synonymes.

De ce fait, notre intérêt dans ce travail portera essentiellement sur la sémiotique littéraire qui met en œuvre les éléments constitutifs et ne dégageant une signification que par le jeu de relations qu'ils entretiennent entre eux. Cette sémiotique littéraire a vu le jour suite aux premiers travaux sur des constructions narratives qui renferment certains discours en s'appuyant sur un outillage sémiotique proposé par Greimas. Ces

---

<sup>1</sup> Jean-Claude Coquet, *Le discours et son sujet*, Paris, Klincksieck, 1984, p.21.

<sup>2</sup> GREIMAS Algirdas Julien, COURTES, Joseph, *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, tome I, Paris, Hachette, 1979, p.345

<sup>3</sup> PEIRCE C.S. : *Ecrit sur le signe*, Ed. Seuil, Paris, 1978, p.105.

<sup>4</sup> De Saussure F. : *Cours de Linguistique Générale*, Ed. Talantikit, Bejaia, 2002, p.22.

travaux sont illustrés dans *sémiotique structurale* et *sémiotique, dictionnaire raisonné de la théorie du langage* ».

Ainsi, une étude en sémiotique littéraire ne serait concrète qu'en se basant sur un corpus. Concernant notre travail, il portera sur une analyse des passions, en premier lieu, et une étude de la dimension cognitive, en deuxième lieu, dans le roman de Kamel DAOUD, *Meursault, Contre-enquête*. Le choix de ces deux thématiques s'explique par le fait que les passions stimulent (in)directement l'univers cognitif, et à son tour, la dimension cognitive, dans différentes situations, influence l'univers passionnel du sujet Haroun. De plus, notre choix est justifié par la grande influence qu'exercent ces deux éléments qui sont les passions et cognition sur le parcours et la vie de Haroun. Elles ont un impact considérable sur lui et pèsent sur ses idées, ses jugements, ses croyances et ses actions. En outre, il y a un lien étroit entre les deux chapitres, c'est que les passions et les croyances se sont ancrées profondément dans son l'esprit pour devenir omniprésentes.

Le roman de Kamel Daoud, *Meursault, contre-enquête* est un miroir du roman d'Albert Camus : *L'étranger*. D'abord, c'est un miroir parce que c'est la suite d'un épisode resté inachevé où « l'arabe » était peint par Camus comme un personnage flou, présent en étant absent, sans histoire, sans passé, sans avenir pour traduire une sorte de stigmatisation. Mais, Kamel Daoud, va faire revivre l'arabe, lui donner un nom, une famille, un destin. Ensuite, c'est un miroir étant donné qu'il y est fait référence aux rapports des deux protagonistes, Haroun et Meursault, avec leurs mères, avec la religion, Dieu, l'amour, les femmes, et surtout l'absurdité de la vie humaine. Cette œuvre est le récit d'un homme, Haroun, qui raconte les faits accompagnants l'assassinat de son frère Moussa à un enquêteur venu s'enquérir de ce meurtre assez énigmatique en raison de plusieurs éléments. Haroun, est loin d'être étincelant, inhibé sous la domination maternelle et prisonnier d'une histoire, celle de son frère Moussa. En fait, Moussa était tué par un français sur une plage en tirant sur lui cinq fois. Le meurtrier, selon Haroun, a tué Moussa avec une « *nonchalance majestueuse* »<sup>5</sup> et en « *l'enjambant après l'avoir tué* »<sup>6</sup>. Pas uniquement parce qu'il a raconté l'histoire mais,

---

<sup>5</sup> DAOUD Kamel, *Meursault contre-enquête*, éd. Barzakh, Blida, 2013, p.5.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p.6.

n'a pas daigné chercher à savoir le nom de la victime qu'il qualifie durant toute l'histoire par le mot « Arabe ». Et Les Arabes, disait Edward Saïd dans sa théorie sur le poste colonialisme, « sont des êtres sans nom qui servent d'arrière-fond à la grandiose métaphysique européenne qu'explore Camus. »<sup>7</sup>. L'Arabe portera désormais comme nom Moussa, mais Puisque Moussa est mort, c'est son frère Haroun qui va parler. Ce dernier aura le soin de raconter le jour où son frère est mort ainsi que sa destinée personnelle et celle de sa mère. *Meursault, contre-enquête* commence dans la colère de Haroun contre Meursault, mais finit ailleurs, c'est-à-dire dans une sorte d'incertitude et d'absurdité. Haroun tend à relater sa propre version des faits, c'est-à-dire la « vraie » histoire de Moussa. Tout cela dans le dessein de réhabiliter et acquitter son frère.

En effet, notre approche se basera sur une étude sémiotique en faisant recours en cas de besoin à la psychanalyse, la psychologie, la sociologie et même la philosophie afin d'appréhender au mieux l'impact des émotions et des croyances sur le sujet Haroun et comme facteurs déterminants qui influent sur les pensées, les jugements et même les actes du sujet.

La distinction entre ces deux univers, en l'occurrence l'affectif et le cognitif n'exclue pas un rapprochement entre les deux voire une complémentarité ou même une interdépendance que nous allons essayer de montrer au fil de notre analyse. Donc, notre problématique peut être exprimée comme suit : comment les deux univers passionnel et cognitif ont-ils influencé et stimulé les points de vue, les jugements et les actions du sujet Haroun ?

Nous allons analyser dans un premier temps l'univers passionnel à travers la passion amoureuse, la colère et la vengeance. Dans un deuxième temps, nous allons analyser la dimension cognitive dans le roman à partir de la dimension religieuse, la conception singulière de la mort pour arriver à l'expression de l'incertitude comme un aboutissement.

---

<sup>7</sup>. Edward Said, "Representing the Colonized: Anthropology's Interlocutors," *Critical Inquiry* 15, Winter 1989, 205-225.

# *Premier chapitre*

## *L'univers passionnel*

Avant d’amorcer l’étude ou l’analyse de l’univers passionnel dans le roman de Kamel Daoud, *Meursault, Contre-enquête*, nous estimons qu’il est préférable de commencer par définir la notion de la thymie, comme une notion centrale dans toute analyse passionnelle, qui va certainement nous aider à mieux comprendre les passions de manière globale, et celle que nous allons aborder dans notre analyse de façon plus particulière.

## I. La thymie

Pour Denis Bertrand, la thymie est « *la disposition affective de base* »<sup>8</sup> qui détermine la relation qu’un corps entretient avec son environnement. Cette relation peut être positive ou négative. Elle s’articule autour de trois versants : L’euphorie (versant positif), la dysphorie (versant négatif) et l’a-phorie (versant neutre).

### I.1. La dysphorie

La dysphorie dans son sens général correspond à un malaise, une perturbation de l’humeur caractérisée par un sentiment de tristesse et d’angoisse profondes. Le versant dysphorique dans le roman est lié à la situation que vit le sujet Haroun après la mort de son frère Moussa, tué sur une plage par un certain Meursault et qui a eu des répercussions funestes sur sa vie et sa destinée. En effet, Haroun commence à relater son histoire par une formule insignifiante mais qui revêt une signification très profonde « *Aujourd’hui, M’ma est encore vivante* »<sup>9</sup>, qui est censée représenter un état de joie et de quiétude. Or, pour Haroun, c’est une source de chagrin et de tristesse. Dès l’entame de l’histoire, Haroun exprime un malaise profond et une angoisse lancinante qu’il vit quotidiennement en essayant par tous les moyens de surpasser mais sans effets. Tout cela engendre en lui une sorte d’amertume dont il n’arrive plus à se défaire à cause de la mort de Moussa. Ces sentiments ne proviennent pas uniquement du crime lui-même, mais, d’une part, la manière avec laquelle l’assassin à relater les faits qui avaient précédés et suivis la mort de Moussa. Il s’agit d’une narration des faits très « sommaire » et même subjective « *au point qu’il a réussi*

---

<sup>8</sup> Bertrand Denis, *Précis de sémiotique littéraire*, Paris, Nathan, 2000, p.238.

<sup>9</sup> DAOUD Kamel, *Op. cit.*, p.1.

à faire oublier son crime »<sup>10</sup>, déclare Haroun. D'autre part, les conséquences très sinistres que la mort de Moussa a eu sur la vie de Haroun et sa mère. Cet état dysphorique se poursuit jusqu'à la fin de l'histoire. Haroun affirme à la fin de son récit : « Du fond de mon avenir, pendant toute cette vie obscure que j'avais menée, un souffle obscur remontait vers moi »<sup>11</sup>, et c'est le comble de la mélancolie pour Haroun.

## **I.2. L'euphorie**

L'euphorie renvoie à l'enthousiasme, c'est-à-dire à une relation positive entre le héros et son environnement. Le versant euphorique dans l'histoire de Haroun est rare, si ce n'est pas inexistant excepté les quelques moments où il était en relation avec Meriem, une jeune enseignante avec laquelle il a eu une aventure « amoureuse » qui n'a duré que quelques mois pour regagner son état initial de déprime et d'angoisse démesurées.

## **I.3. L'a-phorie**

Quant à l'a-phorie, elle représente le versant neutre et qui renvoie à un état d'indifférence totale et d'apathie. En effet, lorsqu'il n'éprouve pas de la tristesse et du chagrin, Haroun transite vers un état d'âme moins désagréable mais presque similaire vu qu'il éprouve une sorte d'indifférence vis-à-vis de tout ce qui l'entoure et même envers sa mère : « Aujourd'hui M'ma est encore vivante et ça me laisse complètement indifférent »<sup>12</sup>.

Partant d'un ensemble de passions qui apparaissent tout au long de l'histoire et qui surgissent après la mort mystérieuse de Moussa en transformant la vie d'une mère avec son fils unique en un calvaire, nous allons tenter d'explicitier les causes et les conséquences (in)directes de ces passions. En effet, Haroun et sa mère sont tiraillés, même prisonniers dans un univers infernal, qui obscurcit et altère leur vie. Donc, notre choix s'est arrêté sur l'analyse de l'univers cognitif du sujet Haroun mais aussi l'analyse d'un certain nombre de passions : « l'amour », « la colère » et « la vengeance ». Le choix de ces passions citées ci-dessus au détriment de plusieurs autres présentes dans

---

<sup>10</sup> DAOUD Kamel. *Op. cit.* p. 05.

<sup>11</sup> *Ibid.*, p. 165.

<sup>12</sup> *Ibid.*, p.45.

le roman est motivé, en premier lieu, par l'intensité de ces passions, et leur grande influence sur l'état d'âme du sujet Haroun. En deuxième lieu, ce choix s'explique par le rapport entre ses passions, étant donné que chaque passion est la conséquence ou la cause de l'autre. Greimas affirme à ce propos qu' « *il était bien rare de rencontrer des passions "solitaires"* »<sup>13</sup>. Nous essayerons de définir et analyser ces passions sans faire une étude purement lexicale et définitionnelle afin de mieux comprendre l'état précaire de Haroun après l'assassinat de Moussa.

## II. L'analyse des passions

Le roman de Kamel Daoud, *Meursault, contre-enquête* représente un véritable outil pour une analyse pratique des passions. La dimension passionnelle apparaît fortement pour refléter les états d'âme du sujet Haroun qui vacille entre plusieurs passions traduisant un état émotionnel remuant. Les passions varient en fonction du contexte « *tant il est vrai qu'elles sont "culturelles" autant que "naturelles"* »<sup>14</sup>. Par conséquent, le contexte culturel dans notre étude est essentiel tant il permet d'appréhender au mieux l'univers passionnel du sujet.

### II.1. La passion amoureuse

Parmi les passions qui figurent dans *Meursault, contre-enquête*, on trouve la passion amoureuse. Cette dernière se manifeste de manière très intense, mais ne va pas persister et ne sera que d'une courte durée. Mais, même avec la durée très fugace de cette passion, elle aura véritablement des retombées très particulières sur le sujet Haroun parce qu'elle évolue et influe le cours de sa vie.

Afin de mieux cerner cette passion, nous allons d'abord tenter de la définir. Quoique, c'est d'avoir de la prétention de dire que nous pouvons donner une définition précise mais surtout achevée qui peut cerner la notion de l'amour. Dans le même sillage, selon le *Dictionnaire Littéraire de passions*, la passion amoureuse « *est une expérience, elle ne s'explique, ni se justifie* »<sup>15</sup>. Nous constatons que cette définition considère la

---

<sup>13</sup> GREIMAS Algirdas Julien, *Du sens II*, Paris, Seuil, 1983. p.54.

<sup>14</sup> RALLO DITCHE Elisabeth, FONTANILLE Jacques, LOMBARDO Patrizia, *Dictionnaire Des Passions Littéraires*, édition BELIN, 2005.

<sup>15</sup> *Ibid.*, p. 4.

passion amoureuse comme étant complexe et inexplicable et que cela ne sert absolument à rien d'essayer de justifier ce sentiment.

Le dictionnaire Le Petit Larousse illustré définit l'amour comme un « *sentiment très intense, attachement englobant de tendresse et d'attirance physique, entre deux personnes* »<sup>16</sup>. Quant à Jean POIRIER, il considère l'amour comme « *un espace sauvage non pas de liberté, mais de licence et d'anarchie* »<sup>17</sup>. En effet, ces deux définitions, et contrairement à celle du Petit Larousse, mettent l'accent sur le caractère charnel et sensuel de l'amour au détriment des sentiments chastes et purs que recèle la passion amoureuse. De ce fait, dans l'histoire de Haroun, nous avons ces deux types d'amour. Le premier type, en l'occurrence l'amour sensuel apparaît dans le récit entre Haroun et Meriem, cette jeune enseignante libre et féministe. Le second type d'amour est celui voué par Haroun à sa mère, considéré comme un amour chaste et naturel puisqu'il concerne sa mère.

Par ailleurs, Le choix de cette passion est motivé notamment par ce rapport confus et presque inhabituel, entre, d'une part Haroun et Meriem, et d'autre part, entre Haroun et sa mère. Or, la dimension de l'amour dans ce roman apparaît sous forme d'un processus complexe que nous allons essayer d'étudier et d'analyser, car il inspire des sentiments erratiques et parfois même antinomiques.

En effet, nous assistons dans cette histoire à une passion amoureuse protéiforme mais surtout ambivalente qui inspire parfois un sentiment d'extase et de joie, et d'autres fois une souffrance profonde. Il apparaît comme un sentiment qui pénètre les tréfonds du cœur de Haroun, voire son âme pour les hanter et les affliger. En parlant d'un amour protéiforme, nous entendons par là, que dans *Meursault, contre-enquête*, cette passion s'exprime de diverses façons, et cela en fonction de l'être aimé. Tantôt, il prend même un rapport dichotomique amour/ antipathie, que nous essayerons d'expliquer durant notre exposé.

---

<sup>16</sup> Le Petit Larousse, illustré, Entrée Amour, Paris, 2012.

<sup>17</sup> Jean Poirier, *Histoire des mœurs*. Paris, Gallimard, 1990, p. 32.

### II.1.1. L'amour charnel voué à Meriem

Meriem, une jeune enseignante qui fait une enquête sur la mort de Moussa, est une femme séduisante. Mais en même temps, une femme qui a de la culture, en plus d'une forte personnalité. Elle apparaît au fur et à mesure qu'avance l'histoire. Elle est présente dans le récit comme pour faire apparaître cette frustration de Haroun qui n'a jamais eu de relation avec une femme, sauf bien sûr sa mère, et qui n'a guère connu le sentiment de l'amour. Meriem pour Haroun est une possibilité, qui est, malheureusement vite épuisée, car la nature même de la passion amoureuse est « *tumultueuse, brûlante, éphémère, aussi dans l'esprit de tout un chacun* »<sup>18</sup>. Cependant, cette relation est profondément marquante, puisqu'elle influencera son parcours par la suite. Il sait également qu'il vit dans une société où le rapport homme-femme est un inscrit comme un tabou. La première rencontre se fait à la maison quand, cette femme ravissante aux yeux de Haroun pénètre son monde solitaire à la recherche de sources du livre écrit par l'assassin de Moussa. Son enquête l'a menée jusqu'à sa porte. Haroun va éprouver de l'amour pour elle. Meriem va lui apprendre le français par la suite, pour qu'enfin il arrive à lire le livre du meurtrier où il raconte l'assassinat de Moussa.

Dans cette partie de notre travail, nous allons tenter d'analyser la passion amoureuse que Haroun et Meriem ont vécu pendant une courte durée mais qui aura des séquelles indélébiles sur la vie de Haroun. La raison principale qui a motivé notre choix est que cet amour est tellement complexe, voire impossible par moment étant donné la conception singulière de chacun de l'amour mais également du parcours des deux et de leurs destinées. Pour Haroun, la femme ne représente pas une issue ou un espoir, il affirme : « *Je n'avais jamais regardé une femme comme une possibilité de la vie* »<sup>19</sup>

Toute cette aventure débute lorsque Meriem, « *enseignante et qui travaillait sur un livre qui racontait l'histoire de Moussa* », est allé voir la famille du défunt pour recueillir quelques informations à cause de cette mystérieuse histoire. Donc, elle voulait à tout prix élucider cette énigme vu qu'elle était « *Intriguée par l'identité de l'Arabe, elle avait décidé de mener sa propre enquête* »<sup>20</sup>. Pour Haroun, le coup de

---

<sup>18</sup> RALLO DITCHE Elisabeth, FONTANILLE Jacques, LOMBARDO Patrizia. *Op. cit.*, p. 153

<sup>19</sup> DAOUD Kamel, *Op. cit.*, p.147

<sup>20</sup> *Ibid.*, p.148

foudre commence dès que Meriem franchit la porte de la maison. Il témoigne : « *Et je l'ai vue [...] sa beauté me fait mal au cœur. J'ai senti ma poitrine se creuser* »<sup>21</sup>.

Au début, c'était une exaltation unilatérale, car c'est Haroun qui a vécu l'événement comme un tournant dans sa vie tandis que pour Meriem, c'était un événement ordinaire puisqu'elle n'a éprouvé aucun sentiment à sa rencontre. Il déclare à l'enquêteur : « *Je suis tombé amoureux dès la première seconde* »<sup>22</sup>.

Haroun s'aperçoit que Meriem est belle et admirable. Il est presque ébloui par son éclat mais son regard est charnel et sensuel dès qu'il la voit, « *J'étais distrait, troublé par la proximité de cette femme. Je me suis aventuré à regarder ses cheveux, ses mains, et son cou pendant qu'elle échangeait des politesses avec M'ma* »<sup>23</sup>.

De jour en jour, le sentiment d'amour s'exacerbe un peu plus à chaque fois qu'il rencontre Meriem. Haroun commence véritablement à éprouver un sentiment étrange qu'il a du mal à expliquer. Il est entièrement grisé après quelques rendez-vous. Il précise après maintes rencontres avec Meriem : « *Quelle sensation étrange, non ? Ça ressemble à de l'ébriété, on éprouve la perte de l'équilibre et des sens, mais qui s'accompagne d'une acuité étrangement précise et inutile* »<sup>24</sup>

Bien que Haroun voue des sentiments intenses envers Meriem, il a quand même des doutes quant aux sentiments qu'elle éprouve pour lui. Il est indécis puisqu'il n'est pas sûr qu'elle l'aime à son tour : « *Je crois même qu'elle éprouve pour moi une sorte d'amour* »<sup>25</sup>. Et après quelques moments de joie et de bonheur avec Meriem, suite à des rendez-vous répétés où ils s'amusaient comme des anges et partageaient des moments de distraction, il demande sa main au mariage. Mais, c'est là où il confirme de manière définitive qu'elle n'éprouve pas de l'amour pour lui puisque « *elle a eu un hoquet de surprise.* »<sup>26</sup>. Cet incident la poignarder en plein cœur en se rendant compte qu'elle avait préféré : « *[...] vivre cette relation comme un amusement naturel et pas*

---

<sup>21</sup> DAOUD Kamel. Op. cit., p. 147.

<sup>22</sup> *Ibid.*, p. 147

<sup>23</sup> *Ibid.*, p. 151.

<sup>24</sup> *Ibid.*, p.157.

<sup>25</sup> *Ibid.*, p.157.

<sup>26</sup> *Ibid.*, p. 157.

*comme un prélude à un engagement sérieux.* »<sup>27</sup>. De ce fait, Haroun s'engouffre dans l'angoisse et la déprime au bout d'un moment en raison d'un « choc émotionnel intense ». Cette situation très défavorable l'entraîne à remettre en question tous les sentiments confus qu'il voue à Meriem et qu'il pensait véritablement qu'il s'agit de l'amour. Ce sentiment devient pour lui assez ambigu parce que Meriem l'interroge de manière inopinée : « *Elle a voulu savoir si je l'aimais.* »<sup>28</sup>, il a répondu confusément : « *je ne savais pas ce que cela voulait dire* »<sup>29</sup>.

Or, avec cette énorme confusion qui caractérise cette relation entre Haroun et Meriem et le rapport assez singulier qui les unit, la relation continue sous forme d'échange sporadique de lettres entre les deux jusqu'au jour où « *il n'y eu tout simplement plus de lettres* »<sup>30</sup>. Mais cela n'a pas empêché Haroun « *quand même d'attendre le car d'Alger à la gare* »<sup>31</sup> qui transporte Meriem comme une dernière lueur d'espoir. Cette attitude selon Haroun est adoptée « *juste pour me faire mal pendant des mois* »<sup>32</sup>. Et le jour où Haroun a compris que Meriem est partie pour toujours, il sombre dans le délire et vit un chagrin profond, « *J'ai cassé toute la vaisselle de la maison en insultant M'ma, et Moussa et toutes les victimes du monde [...] la suite fut un long déchirement* »<sup>33</sup>.

### **II.1.2. Un amour singulier partagé avec sa mère**

Dans cette partie, nous allons tenter d'analyser le rapport entre Haroun et sa mère. Il s'agit d'une relation hors normes en raison de l'ambivalence des sentiments. Tantôt, le lien est très rapproché entre les deux. Tantôt, le rapport est conflictuel avec une atmosphère morose. La mère est présente dans le récit mais elle est derrière, elle ne parle pas c'est ce qui la rend encore plus effrayante. C'est une présence permanente sans avoir la parole. Or, cette présence qui ne parle pas en dit plus que les présences bavardes. Kamel Daoud précise dans l'une de ses conférences à propos de la mère : « *J'ai trouvé que c'est plus intéressant de lui donner une présence permanente*

---

<sup>27</sup> DAOUD Kamel. *Op. cit.*, p. 157.

<sup>28</sup> *Ibid.*, p. 159.

<sup>29</sup> *Ibid.*, p. 159.

<sup>30</sup> *Ibid.*, p. 160.

<sup>31</sup> *Ibid.*, p. 160.

<sup>32</sup> *Ibid.*, p. 160.

<sup>33</sup> *Ibid.*, p.160.

sans lui donner la parole. ». Il y a un rapport quasi-conflictuel entre les deux, mais Haroun est resté toujours sous l'ombre de sa mère, il était dissimulé, escamoté.

Ce lien qui unit une mère, « *arrachée à sa tribu, offerte à un mari qui ne la connaissait pas [...] veuve deux fois, obligée de travailler chez les roumis pour survivre* »<sup>34</sup>, à un fils traumatisé très tôt par la disparition d'un père et la mort inopinée du frère aîné. Tout cela donne lieu à une sorte d'ambiance insupportable par moment et qui se transforme parfois à des moments d'affection et de rapprochement. En effet, ce rapport atypique entre une mère et son fils est dû essentiellement aux circonstances dans lesquelles est assassiné Moussa, le frère aîné. Ce meurtre assez ordinaire pour Meursault, banal pour la société, est générateur de répercussions désagréables sur une mère déchirée et un fils froissé. L'amour pour Haroun et sa mère est « *comme un acte qui est liée à la mort [...] mais lien n'est en rien mortel ni morbide, au contraire* »<sup>35</sup>. De ce fait, ce qui a motivé cette étude est la complexité de cette relation et son ambiguïté.

Nous allons essayer donc, d'appréhender au mieux cette relation en dégagant les causes et saisir les conséquences auxquelles a conduit cette relation. Nous tenons à souligner que dans le roman *Meursault, Contre-enquête*, et tout au long de l'histoire, la passion de l'amour entre Haroun et sa mère se manifeste sous deux formes qui sont : « Amour-réciproque » et « Amour-antipathie ».

### II.1.3. Amour-réciproque

La relation entre Haroun et sa mère, quoique remuante, connaît des moments d'apaisement où apparaît le lien familial qui se traduit par un accommodement et une proximité assez naturels et instinctifs entre le fils et sa mère. La mère fait preuve d'une grande sollicitude à l'égard de Haroun, notamment après la disparition de Moussa au point où il a l'impression d'être surveillé de plus près en affirmant : « *Je devais rester dans le périmètre de sa vigilance* »<sup>36</sup>. Elle lui réserve parfois une prévenance inhabituelle qu'on réserve généralement à un fils unique, qui démontre un amour sans limites. Cela fait naître entre les deux un rapprochement en plus de la bienveillance,

---

<sup>34</sup> DAOUD Kamel. *Op. cit.*, p.42

<sup>35</sup> RALLO DITCHE Elisabeth, FONTANILLE Jacques, LOMBARDO Patrizia. *Op. cit.*, p. 174

<sup>36</sup> DAOUD Kamel. *Op. cit.*, p.98.

« La proximité de ma mère, sa gentillesse, sa prévenance étaient celles qu'on réserve à un enfant prodige, à un voyageur enfin revenu, à un parent que la mer a rendu, ruisselant et souriant »<sup>37</sup>. Cette sollicitude s'accroît pour devenir presque malade. En fait, Haroun est devenu comme un legs aux yeux de sa mère vu qu'elle lui impose un strict devoir de vigilance pour éviter tout malheur qui peut survenir, « Je ne devais pas m'éloigner d'elle, me promener seul, dormir dans des endroits inconnus [...] m'aventurer au bord de la mère »<sup>38</sup>.

Par ailleurs, la mère, en plus de l'attention à l'égard de son fils, elle le couve de soins affectueux et un instinct maternel frisant l'inceste. Il précise : « J'étais souvent malade. Chaque fois, elle veillait sur mon corps avec une attention frisant le péché, une sollicitude teintée d'un je-ne-sais-quoi d'incestueux »<sup>39</sup>. En parallèle, Haroun qui sentait ces expressions d'amabilité et l'amour de sa mère, manifeste à son tour des sentiments d'amour très profonds à l'égard de sa mère qui représente tout pour lui. D'ailleurs cet amour émane avant tout d'un héritage culturel et presque cultuel. Il n'y a aucun doute sur l'amour voué à sa mère puisqu'il dit à ce propos : « L'ai-je aimée ? Bien sûr. Chez nous la mère est la moitié du monde »<sup>40</sup>.

Cet amour est désintéressé aux yeux de Haroun, car il a voué sa vie à sa mère et s'est sacrifié pour qu'elle vive heureuse. Donc il considère son devoir presque accompli en affirmant : « Moi qui ai servi ma mère jusqu'à après la mort, et qui sous ses yeux, me suis enterré vivant pour qu'elle vive d'espoir. »<sup>41</sup>.

Or, cette relation d'apparence sereine et visiblement pleine d'affection et de bonheur se transforme en une relation où règne une vive tension et une animosité ahurissante. La passion amoureuse chez Haroun et sa mère a complètement disséminée pour se transformer en haine et de la répugnance l'un à l'autre.

---

<sup>37</sup> DAOUD Kamel *Op. cit.*, p.115.

<sup>38</sup> *Ibid.*, p.47.

<sup>39</sup> *Ibid.*, p. 52.

<sup>40</sup> *Ibid.*, p.46.

<sup>41</sup> *Ibid.*, p. 108.

#### II.1.4. Un amour qui se transforme en antipathie

Dans cette partie de notre étude de la passion de l'amour *dans Meursault, contre-enquête*, nous allons essayer d'analyser cet amour qui se transforme au fil des jours à de l'antipathie réciproque qui apparaît dans l'histoire de manière expressive. Il faut dire que la complexité de la relation entre Haroun et sa mère est plus complexe et ambiguë que le meurtre du frère. Cette animosité partagée par les deux sujets n'est pas fortuite mais s'explique plutôt par un certain nombre de facteurs et d'éléments qui surgissent à chaque fois pour convertir les affinités en désagréments et embrouiller la situation. Car cette relation mère-fils est particulièrement marquante puisqu'elle est déséquilibrée. Haroun, en dépit de la proximité quasi-incestueuse avec sa mère, il se sent quand même « orphelin » en raison de l'attitude possessive de sa mère.

En effet, le sentiment d'amour qui réunit la mère à son fils débouche sur de la haine à cause de son excès. Donc, c'est une conséquence logique vu que « *la haine, c'est l'extrême de l'amour, sur quoi la passion amoureuse débouche* »<sup>42</sup>. Cette antipathie apparaît sous forme de mépris de la part de la mère à l'égard de Haroun, « *Elle me désignait souvent du doigt comme si j'étais orphelin, et me retira très vite sa tendresse* »<sup>43</sup>. Il exprime sa frustration : « *J'étais condamné à un rôle secondaire parce que je n'avais rien à offrir* »<sup>44</sup>. La mère poursuit son attitude envers son fils en l'incriminant presque de la mort de Moussa, « *j'étais traité comme un mort et mon frère comme un survivant...* »<sup>45</sup>. Cette attitude de mépris et d'incrimination de la part de la mère conduit Haroun à éprouver réellement le sentiment de culpabilité, « *C'est ton héros qui tue, c'est moi qui éprouve de la culpabilité, c'est moi qui suis condamné à l'errance* »<sup>46</sup>. Ce sentiment de culpabilité récurrent s'accroît par moment en une espèce de remise en cause de la raison même de son existence, « *je me sentais à la fois coupable d'être vivant mais responsable d'une vie qui n'était pas la mienne !* »<sup>47</sup>

---

<sup>42</sup> RALLO DITCHE Elisabeth, FONTANILLE Jacques, LOMBARDO Patrizia. *Op.cit.*, p. 169

<sup>43</sup> DAOUD Kamel. *Op. cit.*, p. 44.

<sup>44</sup> *Ibid.*, p.40.

<sup>45</sup> *Ibid.*, P.40.

<sup>46</sup> *Ibid.*, p.54.

<sup>47</sup> *Ibid.*, p.42.

En contrepartie, Haroun, à cause du comportement de la mère, éprouve les mêmes sentiments de malveillance à l'encontre de sa mère, comme un résultat logique et une riposte aux répressions qu'il vit au quotidien. Cette malveillance se manifeste tout d'abord sous forme d'indifférence à l'égard de sa mère, « *Aujourd'hui M'ma est encore vivante, mais à quoi bon* »<sup>48</sup>. Ce sentiment d'indifférence vis-à-vis de sa mère s'éclipse pour se transformer en haine, « *J'en veux à ma mère, je lui en veux. C'est elle qui a commis le crime en vérité* »<sup>49</sup>.

Par ailleurs, les sentiments d'indifférence de l'un à l'égard de l'autre, la culpabilité ou l'incrimination se métamorphose en quelque chose de plus grave. Car, la haine devient un sadisme, le plaisir que l'on prend à faire souffrir ou à voir souffrir. En fait, au lieu d'éprouver de la compassion, les deux ressentent la joie et la jubilation dès que l'autre subi un tort. Lorsque Haroun voit sa mère qui, « *se met à se lacérer le visage en pleurant sur son sort* »<sup>50</sup>, il exulte et se sent submergé de bonheur en se remémorant : « *Je me souviens, j'avais ressenti une étrange jubilation à la voir souffrir réellement pour une fois* »<sup>51</sup>. Cette jubilation à voir sa mère souffrir se fait tout en sachant les moments difficiles que vit la mère, mais cela ne dissuade même pas Haroun à cacher son sadisme pour accroître le tourment de sa mère, « *[...]un mari disparu, un fils tué et un autre qui la regardait avec une joie presque cruelle* »<sup>52</sup>.

Pour sa part, la mère également fait preuve d'un sadisme qui est extravagant. Elle perd de son affection ou l'occulte pour laisser libre cours à une « cruauté » qui se traduit par l'enchantement à voir souffrir son fils unique. Ainsi, comme une sorte de riposte à son fils, elle se réjouit presque de façon immorale que son fils rompt sa relation avec la femme qu'il aime, non pas en éprouvant de la haine envers cette femme, mais juste en apercevant son fils déprimé et irrité, « *Dans le flou de la colère, je me souviens de M'ma assise, calme, me regardant me vider de ma passion, sereine, presque amusée par sa victoire.* »<sup>53</sup>. Ce rapport conflictuel entre la mère et son fils se dégénère conduisant à une sorte de violence, verbale ou corporelle, pour prendre la forme d'un

---

<sup>48</sup> DAOUD Kamel. *Op. cit.*, p.169.

<sup>49</sup> *Ibid.*, p.108.

<sup>50</sup> *Ibid.*, p.72.

<sup>51</sup> *Ibid.*, p.77.

<sup>52</sup> *Ibid.*, p.68.

<sup>53</sup> *Ibid.*, p.58.

combat libérateur. Haroun a aussitôt remarqué cette dégénérescence en affirmant : « *Nos rapports avaient changé et j'éprouvais la sourde tentation d'une violence définitive pour me libérer de cette mère monstrueuse* »<sup>54</sup>. Cette violence est bilatérale, elle surgit pour traduire une atmosphère invivable qui mène probablement vers une rupture comme le montrent les énoncés ci-dessous :

« *Que Dieu te maudisse ! Elle me prit par la main et me tira hors des sables, comme elle l'avait fait si souvent !* »<sup>55</sup>

« [...] *me regardant grandir et manger comme si elle me destinait à un sacrifice* »<sup>56</sup>

Après de vives tensions et de l'animosité de part et d'autre, la relation bifurque vers une rupture non définitive mais inévitable entre la mère et Haroun, « *On ne se parle plus depuis des années et je me contente de boire son café* »<sup>57</sup>.

Par ailleurs, Haroun ne se soucie guère de sa mère en affirmant, « *Aujourd'hui, M'ma est encore vivante et ça me laisse complètement indifférent* »<sup>58</sup>. Mais, parfois quand il rafraîchit ses souvenirs pour se rappeler toutes les atrocités qu'il a vécues, l'indifférence se transforme aussitôt en rancœur, « *Je m'en veux, je te jure, mais je ne lui pardonne pas. J'étais son objet, pas son fils* »<sup>59</sup>.

En somme, la dimension de l'amour dans, *Meursault, contre-enquête*, est très complexe et ambiguë. Cette complexité de la passion amoureuse est intimement liée à la dimension de la colère. Ce lien s'explique par le fait que Haroun, à cause de la mort de Moussa et de la répression de sa mère, éprouve une exaspération à l'encontre du meurtrier, de sa mère, et parfois à l'égard de toute la société. Donc, la colère qui naît d'un rapport paradoxal entre la mère et Haroun, donne à la colère un aspect assez exceptionnel. En effet, ces deux termes, quoique antinomiques, font une cohabitation dans le roman, une sorte de « vivre ensemble » assez extravagant. Ainsi, cette

---

<sup>54</sup> *Ibid.*, p.158.

<sup>55</sup> DAOUD Kamel. *Op. cit.*, p. 57.

<sup>56</sup> *Ibid.*, p. 48.

<sup>57</sup> *Ibid.*, p.163.

<sup>58</sup> *Ibid.*, p. 49.

<sup>59</sup> *Ibid.*, p. 45.

cohabitation n'est pas fortuite mais donne naissance à une atmosphère singulière où se mêle joie et détresse, haine et affection.

## II.2. La Colère

Nous allons analyser dans cette partie de notre travail une passion qui figure dans le roman de Kamel DAOUD, *Meursault, contre-enquête* de manière significative : il s'agit de la colère. Le choix de cette passion au détriment des autres est déterminé par son lien avec l'antipathie qu'il subit de la part de sa mère, et son rapport avec la vengeance que nous allons aborder par la suite et qui sera un résultat des effets de la colère. Nous allons commencer par donner les définitions inhérentes à cette passion pour avoir un aperçu global avant d'aller vers l'analyse dans le but de décortiquer au mieux cette passion, appréhender ses causes, mais aussi ses conséquences. Le dictionnaire Le Petit Larousse illustré définit la colère comme un, « *Etat violent et passager résultant du sentiment d'avoir été agressé ou offensé* »<sup>60</sup>. De ce fait, nous pouvons supposer à priori que la colère est une réponse ardente et parfois agressive contre ce qui blesse.

Par ailleurs, *Le Dictionnaire Des Passions Littéraires* considère la colère comme « *une variante d'expression de la violence, voire de la force et de la puissance, et elle est approchée dans ses rapports avec la sacré, avec l'ordre du monde, social et cosmique* »<sup>61</sup>. Cette définition met l'accent sur la force que cache cette passion et la considère comme ravageuse et s'intéresse à sa dimension presque métaphysique et divine puisque sa puissance est liée au sacré.

### II.2.1. La Séquence canonique de la colère

En effet, la colère apparaît d'après les différentes définitions jamais comme une passion en soi mais toujours comme une réponse ou réaction souvent violente à une atteinte ou un dommage subi. Elle s'accroît progressivement et s'extériorise en fonction du degré du tort causé. Ainsi, la colère selon Greimas est « *un processus*

---

<sup>60</sup> Le Petit Larousse illustré, entrée " Amour "

<sup>61</sup> RALLO DITCHE Elisabeth, FONTANILLE Jacques, LOMBARDO Patrizia. Op.cit., p. 153.

*organisé, formant une séquence dont toutes les étapes sont nécessaires à l'indentification de la passion »<sup>62</sup>.*

Greimas, pour expliquer cette progression, propose la séquence suivante :

Attente fiduciaire .....Frustration ....Mécontentement ..... Agressivité

Dans notre cas, la séquence s'organisera ainsi :

Attente .....Frustration.....Mécontentement.....Agressivité (explosion)

En fait, selon le dictionnaire littéraire des passions « *la séquence canonique* » est fondée sur une chaîne de « raisons ». Cela sous-entend que chaque élément provoque un autre. En d'autres termes, le sujet est agressif en raison de son mécontentement, il est mécontent à cause de sa frustration, et il se sent frustré en raison de ce qu'il attendait et qui tarde à arriver. La colère est une riposte malveillante comme une manière de prendre sa revanche. Elle est « *une malveillance, un vouloir-faire-mal à quelqu'un. Ce quelqu'un peut être le sujet lui-même ou quelqu'un d'autre* »<sup>63</sup>.

Dans le scénario de la colère, il y a souvent un « anti-sujet » qui est identifié. Dans notre cas, c'est l'assassin de Moussa qui inspire la colère. En sus, il y a un objet attendu qui est la réhabilitation du frère. Ainsi, tous les contours de la passion "colère" qui surgissent dans *Meursault, Contre-enquête*, pivotent autour de ces deux éléments. Et, la passion de la colère se manifeste d'abord sous forme d'attente d'un fait qui va survenir.

### **II.2.1.1. L'attente**

Nous allons donc essayer d'analyser cette passion tout en ne perdant pas de vue l'objet attendu qui la "la réhabilitation du frère". De plus, il faut noter que lorsque nous parlons de l'attente, nous projetons une relation temporelle entre le sujet et un état ou un événement qui est en phase d'accomplissement. Cette attente dénote que le sujet n'est pas entièrement maître de sa réalisation.

---

<sup>62</sup> A. J. Greimas, *Op. cit.*, p.153.

<sup>63</sup> *Ibid.*, p.153.

En effet, l'attente renvoie à l'aspiration en une reconnaissance du crime perpétré et de la réhabilitation de Moussa qui n'a même pas été identifié. Avec tout ce dommage, l'assassin est considéré comme victime dans toute cette histoire. Victime parce que le meurtrier bénéficie de circonstances atténuantes vue son origine française contrairement à Moussa qui est "Arabe". Cette attente surgit en raison de l'histoire que le tueur a écrite et dans laquelle il justifie son crime et fait son propre plaidoyer, « *C'est le français qui y joue le mort et disserte sur la façon dont il a perdu sa mère, puis comment il a perdu son corps sous le soleil, puis comment il a perdu le corps d'une amante* »<sup>64</sup>. Tous ces éléments cités avec amertume par Haroun ne sont pas sans effets puisqu'il commence à sentir déjà la colère à son stade initial. Cette attente se prolonge pour Haroun et sa mère vu qu'ils continuent à espérer des décennies après sans qu'il ait le moindre aboutissement. Haroun précise avec regret : « *Il m'en reste que moi pour parler à sa place, assis dans ce bar à attendre les condoléances* »<sup>65</sup>. Cette attente inespérée, et le fait de ressasser cette histoire qui a un début mais qui reste sans fin, détériore sa mémoire pour perdre les souvenirs de son frère, il indique à ce propos : « *A force de ressasser cette histoire ne m'en souviens presque plus* »<sup>66</sup>

Cette attente, est d'autant plus ancrée chez Haroun qu'elle provoque en lui de la tristesse, en raison d'un souvenir permanent de son frère et de cette longue expectative, sans aboutissement à un résultat. Cette tristesse n'est pas sans effets vu qu'elle se transforme en moteur qui aiguise son désir de réhabiliter Moussa puisque, « *Du point de vue de la motivation de la colère, on peut dire que la première passion qui intervient dans la colère, c'est la tristesse* »<sup>67</sup>. Donc, au fur et à mesure, cette expectative sans issue se dissipe pour laisser de la place à un sentiment encore plus marqué qui est la frustration, qui va naître comme un corollaire au réquisitoire infondé vis-à-vis de son frère aîné.

---

<sup>64</sup> DAOUD Kamel. *Op. cit.*, p. 4.

<sup>65</sup> *Ibid.*, p. 6.

<sup>66</sup> *Ibid.*, p.4.

<sup>67</sup> Herman Parret, *Essai sur la mise en discours de la subjectivité*, Ed Mardaga, 1995, p.112.

### II.2.1.2. La Frustration

La Frustration concerne dans sa définition narrative élémentaire « *Le rapport qui lie les deux éléments sujet \_ objet* »<sup>68</sup>. En effet, elle résulte d'une sorte de privation de l'objet qui est la réhabilitation de Moussa vue l'absence d'un certain nombre d'éléments que le meurtrier a occultés intentionnellement afin de rendre son crime parfait. A ce propos Moussa précise : « *Moi aussi j'ai lu sa version des faits [...] lui, il avait un nom d'homme, mon frère celui d'un accident.* »<sup>69</sup>

Cette Frustration s'accroît du moment que le frère tué n'a pas eu droit à un procès digne de ce nom. C'est même devenu impossible de prouver l'innocence de son frère, « *Impossible de prouver que l'Arabe était un fils et un frère.* »<sup>70</sup>. En parallèle, l'impossibilité pour lui de prouver la culpabilité de Meursault (l'assassin), se représente pour Haroun comme un véritable handicap. Il atteste amèrement : « *Impossible de prouver qu'il avait existé alors qu'il avait été tué publiquement. Impossible de trouver un lien entre Moussa et Moussa lui-même !* »<sup>71</sup>. Cela anéantit son éventuel espoir de réhabiliter son frère exécuté « Froidement ». En effet, lorsqu'il parle de cela, Haroun ressent une profonde tristesse « *ce qui me fait mal chaque fois que j'y pense, c'est qu'il l'a tué en l'enjambant, pas en lui tirant dessus* »<sup>72</sup>. Cette Frustration devient plus accentuée lorsqu'il aborde l'impunité de l'assassin vis-à-vis d'un crime odieux. Pour Haroun, ce meurtre «...est un acte absolument impuni et n'est déjà pas un crime parce qu'il n'y pas de loi »<sup>73</sup>.

Par ailleurs, cette phase transitoire vers la colère réactive le vouloir du sujet qui se sent offensé et outragé car le jour, « *où on a appris sa mort et les circonstances de celle-ci, je n'ai ressenti ni douleur ni colère, mais d'abord la déception, et l'offense, comme si on m'avait insulté* »<sup>74</sup>.

---

<sup>68</sup> RALLO DITCHE Elisabeth, FONTANILLE Jacques, LOMBARDO Patrizia. op.cit., p. 154.

<sup>69</sup> DAOUD Kamel. *Op. cit.*, p. 3

<sup>70</sup> *Ibid.*, p. 15.

<sup>71</sup> *Ibid.*, p. 15

<sup>72</sup> *Ibid.*, p.3.

<sup>73</sup> *Ibid.*, p. 6.

<sup>74</sup> *Ibid.*, p. 15.

La frustration également renvoie au fait que l'assassin a écrit un livre dans lequel il fait son propre plaidoyer tandis que pour Haroun, il n'a pas eu cette opportunité de faire un réquisitoire du tueur et dénoncer ce crime publiquement donc, il s'interroge : « *comment dire ça à l'humanité quand tu ne sais pas écrire un livre* »<sup>75</sup>. La frustration de Haroun, par rapport aux circonstances dans lesquelles est assassiné son frère, en plus d'un procès sommaire que lui a réservé l'assassin dans un livre, le conduit à éprouver du mécontentement.

### **II.2.1.3. Le mécontentement**

Après une longue période de déception et de frustration, Haroun éprouve un mécontentement comme conséquence (in) directe à ce qu'il a subi. En fait, le sujet compare ce qu'il espère (réhabiliter Moussa) à ce qu'il obtient (échec de la réhabilitation), ce qui conduit à une situation insatisfaisante, voire injuste.

Ce mécontentement commence par le fait que personne, excepté lui et sa mère, n'a cherché à connaître les conditions dans lesquelles Moussa était exécuté, « *voilà ! D'ailleurs, quand Moussa a été tué, personne n'est venu nous interroger. Il n'y a pas eu d'enquête sérieuse. J'ai de la peine à me souvenir de ce que je faisais moi-même ce jour-là* »<sup>76</sup>. Il réitère à chaque fois l'iniquité dont a souffert son Frère contrairement à l'assassin. Son frère, selon lui : « *...n'a eu droit à aucun mot dans cette histoire* ». Et, il insiste à ce propos : « *c'est mon frère qui a reçu la balle, pas lui ! C'est Moussa pas Meursault, non ?* »<sup>77</sup>.

Ce sentiment de mécontentement s'exacerbe de jour en jour. Haroun affirme encore une fois avec âpreté : « *Il y a quelque chose qui me sidère. Personne, même après l'indépendance, n'a cherché à connaître le nom de la victime, son adresse, ses ancêtres, ses enfants éventuels. Personne* »<sup>78</sup>. Il ajoute : « *Dès que la balle est tirée, le meurtrier se détourne et se dirige vers un mystère qu'il estime plus digne d'intérêt que la vie de l'arabe* »<sup>79</sup>. Après toutes ces accusations faites à l'encontre du meurtrier, où il lui

---

<sup>75</sup>DAOUD Kamel. *Op. cit.*, p. 19.

<sup>76</sup> *Ibid.*, p. 19.

<sup>77</sup> *Ibid.*, p. 8.

<sup>78</sup> *Ibid.*, p. 8.

<sup>79</sup> *Ibid.*, p.57.

reproche du mépris et de l'arrogance, Haroun laisse éclater sa colère qui se manifeste sous forme d'agressivité.

#### II.2.1.4. L'explosion

La dernière phase de cette séquence de la colère est un état « d'agressivité » (on peut parler aussi d'explosion). Elle s'exprime parfois verbalement, que nous pouvons même nommer « colère émotionnelle », mais par moments également, il s'agit une agressivité physique. L'agressivité dans le contexte de la colère est exprimée à l'encontre "l'anti-sujet" c'est-à-dire celui qui a provoqué cette colère. Or, pour Haroun, cette agressivité est dirigée à l'encontre de tout le monde, y compris lui-même. Pour Haroun, tout le monde contribue de près ou de loin à sa colère presque endémique, commençant par l'assassin. Il tue un français avec une indifférence déconcertante à cause de l'oisiveté, « *J'ai tué moi aussi, selon les vœux de cette terre, un jour où je n'avais rien à faire.* »<sup>80</sup>. De plus, il commet son crime presque avec fierté, « *J'ai appuyé sur la gâchette, j'ai tiré deux fois. Deux balles. L'une dans le ventre et l'autre dans le cou. Au total sept...* »<sup>81</sup>. Parfois, quand il ne trouve pas sur qui déverser sa colère, il la répand sur lui-même « *je m'en veux, je te jure* ». Quant à la société qui a participé à son irritation, l'agressivité s'exprime par exemple contre un imam qui essaye de lui prodiguer quelques conseils, il lui rétorque de façon très véhémement, en relatant la scène : « *je l'ai pris par le col de sa gandoura. J'ai déversé sur lui tout le fond de mon cœur, joie et colère mêlées* »<sup>82</sup>. Tantôt, cette agressivité est vouée à tout ce qui l'entoure et ce qu'il observe, même les lieux. Il dit : « *Oui, Alger dans ma mémoire, est une créature sale, corrompue, voleuse d'hommes, traîtresse et sombre* »<sup>83</sup>.

Tous ces énoncés traduisent l'état affligeant dans lequel évolue Haroun avec une colère qui reflète tout le chagrin qui l'anime et dont il ne peut plus se défaire. En effet, nous savons que la colère s'épuise dès qu'elle s'exprime, mais pour Haroun, elle est presque permanente et récurrente et il finit par « cohabiter » avec elle dans un « vivre

---

<sup>80</sup> DAOUK Kamel. *Op. cit.*, p.91.

<sup>81</sup> *Ibid.*, p. 93.

<sup>82</sup> *Ibid.*, p. 165.

<sup>83</sup> *Ibid.*, p. 25.

ensemble » harmonieux. Tout cela n'est en fin de compte qu'une conséquence de tout le mal qu'il a subi et qui le transforme en un être presque belliqueux.

Par ailleurs, cette colère qui devient omniprésente chez Haroun n'est pas sans effet, puisque c'est cette passion qui va l'inciter à prendre sa revanche sur ceux qui ont tué son frère et qui ont souillé sa vie.

### II.3. La vengeance

Haroun, après avoir enduré la souffrance et le malheur, décide enfin de restituer ces peines à ceux qui ont participé à ce supplice qu'il a vécu. Ainsi, cette partie du travail est consacrée à l'étude de la vengeance de Haroun comme passion mais aussi comme action vu qu'elle engendre un certain nombre de faits et d'actions dans *Meursault contre-enquête*.

La vengeance, d'après le Dictionnaire littéraire des passions « a le caractère direct d'une réaction à une action nocive ou considérée comme telle »<sup>84</sup>. La vengeance constitue une passion dont l'histoire remonte à l'antiquité grecque où « sa violence, sa fureur, sa dureté sont indéniables »<sup>85</sup>. Dans *L'Ethique à Nicomaque*, Aristote affirme que « les êtres humains essayent de rendre le mal par le mal »<sup>86</sup>

Le dictionnaire Le Petit Larousse illustré définit la vengeance comme « agir de façon à punir l'auteur d'une offense reçue, elle constitue le dédommagement ou la compensation d'un préjudice subi »<sup>87</sup>.

Partant de ces définitions, nous disons que Haroun et sa mère vont compenser le dommage qui a été infligé à leur famille avec l'assassinat de Moussa. Pour aboutir à cela, la mère va inciter (in)directement le fils Haroun, « objet d'usage » à venger Moussa pour atteindre « l'objet de valeur » vengeance.

Il sera donc important de mettre œuvre le lien passion/action qui donnera lieu à cette dimension de la vengeance tout en essayant de retracer le parcours passionnel du

---

<sup>84</sup> RALLO DITCHE Elisabeth, FONTANILLE Jacques, LOMBARDO Patrizia. Op.cit. p. 165.

<sup>85</sup> *Ibid.*, p.279

<sup>86</sup> Aristote, *L'Ethique à Nicomaque*, Ed, Flammarion, 2008, p. 35.

<sup>87</sup> Le Petit Larousse, illustré, Entrée Vengeance, Paris, 2012

sujet. Nous essayerons de montrer cet esprit vindicatif du sujet qui tente tant bien que mal de « reproduire un dommage identique » pour reprendre Barthes.

Pour la passion de vengeance en sémiotique, Greimas affirme que la vengeance est « *un équilibre de souffrance* »<sup>88</sup>. Selon Greimas, la vengeance suppose inévitablement la présence de l'offenseur qui va faire souffrir l'offensé. En fait, cela suppose deux sujets : l'un qui va satisfaire son désir en prenant sa revanche, et l'autre qui va être puni. De ce fait, dans *Meursault contre-enquête*, il y a l'assassin (un français) d'un côté, et de l'autre côté, une mère et son fils qui souffrent en raison d'un crime commis à l'encontre de Moussa. Et pour qu'une vengeance soit « efficace », elle doit être identique au dommage. Le tort subi est sensé égalé celui causé. Or, le dommage parfois n'est pas restitué sur celui qui a causé le mal premier, et il peut toucher une autre personne ou un autre objet, comme le cas de Haroun et sa mère, dans un but purement sédatif, afin d'apaiser cette douleur qui les rongent. En ce sens Jacques FONTANILLE affirme que : « *Rien n'est étranger à cette passion, et infinie est la variété d'objets sur lesquels elle peut se poser.* »<sup>89</sup>

### II.3.1. Le schéma passionnel canonique

En essayant d'analyser la passion de la vengeance, nous avons remarqué que cette passion évolue et se transforme jusqu'à son accomplissement définitif étant donné qu'il existe d'autres passions « *qui s'associent à elle ou lui font cortège : l'orgueil, l'honneur, la jalousie, la rage, la rancune, le ressentiment, la haine, la trahison...* »<sup>90</sup>. Afin de rendre compte de la meilleure façon de cette passion et de son évolution nous avons choisi d'analyser cette passion sous forme de séquence ou de schéma. Ce schéma retrace le parcours passionnel du sujet de « l'être » qui est pris en charge par la sémiotique des passions telle qu'elle est proposée par Denis Bertrand dans son *Précis de Sémiotique Littéraire*, qui s'articule en quatre séquences :

La disposition → La sensibilisation.....L'émotion.....La moralisation

Ces séquences s'expriment dans notre corpus sous la forme :

---

<sup>88</sup> A. J. Greimas, *Op. cit.*, p.135

<sup>89</sup> RALLO DITCHE Elisabeth, FONTANILLE Jacques, LOMBARDO Patrizia. *Op. cit.*, p. 213.

<sup>90</sup> *Ibid.*, p. 279.

Ressentiment.....Incitation de la mère.....Vengeance.....Justice établie

### II.3.1.1. Le ressentiment

Le ressentiment correspond à la première séquence du schéma passionnel. Celui-ci renvoie à l'état initial que ressent le sujet avant sa transformation en sentiment de vengeance à proprement dit. En effet, la disposition du sujet dans l'histoire de Haroun se traduit par le ressentiment, sachant que le ressentiment permet de garder en mémoire le tort causé, de « conserver » les griefs subis, ce qui maintiendra le désir de se venger permanent et intact. Donc, Haroun garde le souvenir intact de ce qui s'est passé. A ce propos, il précise : *« C'est une histoire qui remonte à plus d'un siècle »*<sup>91</sup>.

Par ailleurs, c'est une manifestation durable, itérative et diverse de tout le mécontentement dirigé contre l'autre sujet (il faut préciser que dans notre cas, l'autre sujet n'est pas celui qui a commis le dommage), mais le fait de faire subir le même tort permet à Haroun et sa mère de sentir une satisfaction.

Ce ressentiment qu'éprouve Haroun se manifeste clairement à travers son ressassement à longueur de son histoire concernant la mort de Moussa qu'il s'agit *« d'une balle tirée par un français ne sachant pas quoi faire de sa journée et du reste du monde qu'il portait sur son dos. »*<sup>92</sup>. Parfois ce sentiment l'amène à élever le ton et précise également : *« C'est mon frère qui a reçu la balle, pas lui ! C'est Moussa pas Meursault, non ? »*<sup>93</sup>

Les faits qui ont accompagnés ce meurtre font que le ressentiment s'exacerbe davantage, *« Ce qui me fait mal, chaque fois que j'y pense, c'est qu'il l'a tué en l'enjambant, pas en lui tirant dessus. Tu sais son crime est d'une nonchalance majestueuse. »*<sup>94</sup>.

### II.3.1.2. L'incitation de la mère

En attisant le ressentiment pour atteindre son apogée, un nouveau facteur intervient pour attiser le désir de la vengeance et l'accentuer un peu plus. En fait, la mère au fil

---

<sup>91</sup> DAOUD Kamel. *Op. cit.*, p. 5.

<sup>92</sup> *Ibid.*, p. 4.

<sup>93</sup> *Ibid.* p.08

<sup>94</sup> *Ibid.* P.10.

des jours éprouve elle aussi la volonté de prendre sa revanche de celui qui a changé le cours de sa vie. Par conséquent, elle pousse son fils Haroun à venger son frère de n'importe quelle manière. Donc la mère est un destinateur-manipulateur qui exerce un faire persuasif sur le destinataire-sujet (Haroun) et le mandate pour exécuter une tâche et réaliser une performance (venger Moussa). Donc la manipulation se caractérise par « la relation factitive (faire-faire) selon laquelle un énoncé de faire régit un autre énoncé de faire »<sup>95</sup>

D'abord l'incitation de la mère commence indirectement, car Haroun voit les répercussions de la mort de Moussa sur la vie de sa mère. Cette mort qui est venue s'ajouter à la disparition du père a complètement obscurci la vie de la mère. En s'adressant à l'enquêteur, Haroun assure : « Pour ta gouverne, sache que pendant des années, M'ma s'est battue pour une pension [...] et qu'elle ne l'a jamais obtenue... »<sup>96</sup>. Ou lorsqu'il décrit la misère dans laquelle ils vivaient, lui et sa mère en affirmant « ...quand on manquait de nourriture, quand il faisait trop froid ou quand M'ma se sentait peut-être plus veuve que d'habitude »<sup>97</sup>. Cette incitation indirecte se manifeste aussi quand Haroun voit sa mère arpenter toute la ville et aller voir toutes les maisons pour trouver l'assassin de son fils : « A cette époque, je la voyais très peu, je passais souvent ma journée à l'attendre pendant qu'elle arpentait la ville, menant son enquête sur la mort de Moussa. »<sup>98</sup>

Par ailleurs, l'autre versant de l'incitation de la mère est une incitation directe où la mère exhorte Haroun de manière plus explicite à venger l'âme de Moussa, « Ce rouni devait être puni selon M'ma... »<sup>99</sup>. Quand il rentrait à la maison, Haroun avait un sentiment un peu étrange dès qu'il franchit la porte de la maison « M'ma et Moussa m'attendaient, chacun à sa façon, et j'avais presque l'obligation de m'expliquer et de justifier mes heures perdues à ne pas affûter le couteau familial de la vengeance »<sup>100</sup>.

---

<sup>95</sup> J. Courtes, . *Op. cit.*, p. 109.

<sup>96</sup> DAOUD Kamel. *Op. cit.*, p.17

<sup>97</sup> DAOUD Kamel. *Op. cit.*, p. 19.

<sup>98</sup> *Ibid.*, p.38.

<sup>99</sup> *Ibid.*, p. 37.

<sup>100</sup> *Ibid.*, p. 44.

Après toute cette exhortation de la part de sa mère, qui lui impose un strict devoir de revanche pour son frère, Haroun obéit à sa mère et venge son frère Moussa.

### II.3.1.3. La vengeance

Après plusieurs années de chagrin, et le ressentiment éprouvé à l'encontre de l'assassin de Moussa, ainsi que l'instigation de sa mère, qui représente un véritable appui, Haroun décide enfin de passer à l'action et venger son frère.

Ainsi, Haroun n'a pas eu l'occasion de se venger de Meursault, a pris l'initiative de venger son frère d'une autre façon en tuant un français, ce qui aura, selon lui, le même impact que d'exécuter l'assassin. Ce qui est étonnant est que Haroun ne connaît même pas l'homme qu'il a tué, « *Non, je n'ai jamais réellement connu cet homme, ce français que j'ai tué. Il était gros et je me souviens de sa chemise à carreaux, de sa veste de treillis et de son odeur* »<sup>101</sup>. Il le tue sans préméditation aucune et de manière inopinée. Ce français (Joseph) est entré dans leur jardin pour ne jamais ressortir puisqu'il sera même inhumé dans ce jardin. Haroun, pour causer le même dommage que Moussa a subi, essaye de conformer son crime à celui qui a pris son frère et d'exécuter le français avec les mêmes détails qui figurent dans l'assassinat de Moussa, « *J'ai appuyé sur la gâchette, j'ai tiré deux fois. Deux balles. L'une dans le ventre et l'autre dans le cou. Au total, cela fait sept, pensai-je sur le champ, absurdement. (Sauf que les cinq premières, celles qui avaient tué Moussa, avaient été tirées vingt ans auparavant...)* »<sup>102</sup>.

Et pour que vengeance réellement soit faite, même la mère a participé à ce crime pour accomplir le dernier souhait de son fils tué injustement, « *M'ma était derrière moi et je sentais son regard comme une main me poussant dans le dos, me maintenant debout, dirigeant mon bras, inclinant légèrement ma tête au moment où je visai* »<sup>103</sup>

### II.3.1.4. Justice rétablie

La dernière partie de la séquence canonique de la vengeance consiste à un rétablissement de la justice et un redressement de la barre. Cela représente une sorte

---

<sup>101</sup> *Ibid.*, p. 99.

<sup>102</sup> DAOUD Kamel. *Op. cit.*, p. 94.

<sup>103</sup> *Ibid.*, p. 93.

de restitution, puisque Haroun précise à propos du français tué : « *Ce n'était pas un assassinat mais une restitution* »<sup>104</sup>. Tuer le français était un déclic, Haroun commence à naître à partir de ce moment-là.

En effet, Haroun et sa mère ont un grand soulagement et un énorme répit après le crime commis contre un français (Joseph). Haroun indique qu'après avoir tiré la balle : « *M'ma était toujours derrière moi et j'ai compris son soulagement à son souffle qui se calma et devient soudain très doux.* »<sup>105</sup>. Cette vengeance procure un bien-être inégalé et élimine de fait tout le chagrin et la colère vécus durant des années pour laisser de la place à l'apaisement et la tranquillité comme l'affirme Herman Parret : « *Si la vengeance s'accomplit réellement, il y a plaisir parfait excluant tout à fait la tristesse et apaisant aussi le mouvement de la colère.* »<sup>106</sup>

Ainsi, la mère, d'après Haroun, juste après l'assassinat du français est prête enfin regagner la véritable vieillesse qu'elle attendait depuis longtemps. Dès qu'ils ont enterré Joseph, la mère, « *pliait bagage pour aller rejoindre sa vieillesse enfin méritée* »<sup>107</sup>. A son tour, Haroun éprouve un grand apaisement, « *Au fond de moi, je me suis senti soulagé, allégé, libre dans mon propre corps qui cessait enfin d'être destiné au meurtre.* » p96

La restitution consiste en fin de compte à remettre les choses dans l'ordre et revenir à la situation de départ, car d'après Haroun, l'assassinat du français et le soulagement senti juste après vont permettre que « *les choses vont peut-être enfin redevenir comme avant* »<sup>108</sup>. Et parfois Haroun considère cette revanche comme une nécessité qui s'impose afin de renverser l'ordre des choses : « *Oui, j'ai tué Joseph parce qu'il fallait faire contrepoids à l'absurdité de notre situation* »<sup>109</sup>

---

<sup>104</sup> *Ibid.*, p.92.

<sup>105</sup> *Ibid.*, p.94.

<sup>106</sup> PARRET Herman, *Op. cit.*, p. 113.

<sup>107</sup> DAOUD Kamel, *Op. cit.*, p. 95.

<sup>108</sup> *Ibid.*, p. 94.

<sup>109</sup> *Ibid.*, p.145.

Par ailleurs, cette vengeance n'est pas uniquement celle de Moussa, mais de tous ceux qui sont tués injustement et arbitrairement par la colonisation. Pour la mère, « *Son fils était bel et bien vengé, ainsi que des millions d'autres tués par les français* »<sup>110</sup>.

---

<sup>110</sup> *ibid.*, p. 117.

# *Deuxième chapitre*

## *L'univers cognitif*

La dimension cognitive est parmi les questions qui intéresse considérablement la sémiotique. La dimension cognitive « *qui désigne l'univers du savoir* »<sup>111</sup> tend à se démarquer à son tour et prendre un peu plus son autonomie, à l'instar de la dimension pragmatique. Cela sous-entend qu'elle occupe le même rang que la dimension pragmatique qui traduit la succession et la série des actions. Sous le terme « cognitif » sont regroupés les fonctions dont est doté l'esprit humain et par lesquelles nous construisons une représentation opératoire de la réalité à partir de nos perceptions, susceptibles en particulier d'alimenter nos raisonnements et orienter nos actions.

La sémiotique cherchant à rendre compte de l'univers cognitif dans lequel baignent les personnages s'est procurée les moyens pour mieux répondre à cette problématique. En fait, l'importance de l'univers cognitif pour toute étude sémiotique ne peut être niée vu l'apport de ce dernier à la compréhension globale de l'œuvre en plus d'une exploration plus approfondie d'un univers peu sillonné dans les études littéraires. L'univers cognitif se présente comme « *l'écran du paraître* » pour reprendre Greimas. Et la réflexion sur le cognitif conduit inévitablement la sémiotique, et dans notre roman, à étudier le croire du sujet. Pour Greimas, le croire « *semble s'exercer[...] grosso modo à la religion, la philosophie, et la poésie, et s'occupant essentiellement des "fins premières et dernières de l'homme"* »<sup>112</sup>. Le premier pas selon Greimas, qui a conduit à l'exploration de l'univers cognitif c'est qu' « *Il était difficile, pour un sémioticien, de soutenir que la communication n'était qu'un simple transfert du/savoir/* »<sup>113</sup>. Car la communication est souvent un faire persuasif d'un côté assuré par l'énonciateur et un faire interprétatif de l'autre bout représenté par l'énonciataire. Alors, le faire persuasif « *s'il reste encore en partie un faire-savoir, est surtout, et en premier lieu, un faire croire* »<sup>114</sup>. Ainsi, ces deux modalités épistémiques, croire et savoir, Greimas les conçoit, « *comme relevant d'une compétence de production chez l'énonciateur ou d'interprétation chez l'énonciataire.* »<sup>115</sup>

---

<sup>111</sup> Bertrand Denis, *Précis de sémiotique littéraire*, Nathan, Paris, 200, p. 260.

<sup>112</sup> A. J. Greimas., *Op. cit.*, p. 126.

<sup>113</sup> *Ibid.*, p.115.

<sup>114</sup> *Ibid.*, p. 115.

<sup>115</sup> Herman Parret, *Op. cit.*, p. 145.

Le processus cognitif, qui nous permettra une étude de la vie intérieure du sujet Haroun, déprimé, incertain et indécis. Ainsi, nous essayerons de le saisir dans toute sa complexité, ses interrogations, ses doutes, ses incertitudes et ses bouleversements, bref ses états de conscience. Cet univers cognitif se distingue du processus affectif, traité dans le précédent chapitre, se rapportant aux passions et qui se présente généralement sous forme de décharge affective d'émotions, de sentiments, de sensations, etc. La distinction entre ces deux univers, en l'occurrence l'affectif et le cognitif n'exclue pas un rapprochement entre les deux voire une complémentarité vu que le bouleversement de son univers cognitif est dû aux retombées affectives.

Ce présent chapitre se propose de traiter trois volets se rapportant à l'univers cognitif, que nous estimons comme des reflets du savoir et du croire du sujet Haroun en l'occurrence : la croyance religieuse, la conception mortifère de la vie, ainsi que l'emploi isotopique de « je crois » à travers une analyse des perceptions, des représentations, des modes de croyances... du sujet Haroun.

Notons que Haroun n'a pas la même vision, ni la même représentation des choses depuis la mort de Moussa. Il subit des transformations presque quotidiennes sur le plan cognitif. Ainsi, son univers cognitif, comme pour affronter le malaise et le tourment moral vécu tous les jours, connaît des mutations constantes comme un moyen afin de trouver une issue salvatrice qui le fera sortir de cette spirale infernale, et pour s'adapter à une société de plus en plus dégradée et dégradante. Car, pour lui, il vit au milieu d'une société égarée et qu'il faut tout faire pour s'en défaire, que ce soit par les actions ou les modes de penser comme le souligne le philosophe indien Jiddah Krisnamurti : *« Ce n'est pas un signe d'une bonne santé mentale d'être bien adapté à une société malade »*.

Il faut noter que le choix de l'exploration de l'univers cognitif du sujet Haroun n'est pas fortuit mais répond à un besoin incessant d'appréhender les modes de penser et les représentations du narrateur et l'univers dans lequel il évolue.

Nous tenons à souligner également que notre but n'est pas de faire une étude purement psychologique, ni de cerner l'univers cognitif du narrateur dans son ensemble, mais il s'agit d'une analyse plus ou moins exhaustive de thèmes récurrents,

et même centraux, comme la mort et la religion pour rendre compte d'une pensée particulière voire singulière, au milieu d'une société pleine d'interdits et de tabous, que Haroun tente par tous les moyens de narguer.

### **I. La dimension religieuse dans le roman**

Dans le roman de Kamel Daoud *Meursault, contre-enquête*, Haroun se met à raconter l'histoire de son frère, en faisant référence constamment à son histoire personnelle en raison du destin qui les rassemble. Au cours de la narration, il fait référence à un aspect crucial de sa vie, en l'occurrence la religion. Le caractère du discours religieux est généralement en étroite relation avec l'objet de la connaissance (Dieu) et l'aboutissement de cette connaissance ou ce qu'on nomme « cible illocutoire » (le salut des fidèles). Sa caractéristique également est qu'il y a une instance détenant le droit de décision à travers un discours principalement prescriptif et injonctif que Haroun rejette catégoriquement au fil des jours.

Cette dimension religieuse omniprésente dans le roman influence Haroun (in)directement à travers les attitudes, les modes de penser, les croyances et même ses représentations. La religion en effet se manifeste chez Haroun sous forme de réflexions, de conflits intérieurs. Elle relève aussi bien de la perception, c'est-à-dire ce qu'il voit et observe, de la croyance, ce qu'il se représente et croit. Par ailleurs, le fait religieux peut être abordé sous un angle psychologique en tant que processus régissant la compréhension de la réalité par l'individu en fonction de ses perceptions, mais aussi relativement aux mythes qui lui sont transmis dans sa culture.

En effet, la dimension religieuse a joué parfois un rôle très important dans sa vie, mais exclue totalement d'autres fois. Et dans les deux cas, elle influe sur son parcours, ses vocations personnelles, ses points de vue et ses jugements et ses actions, puisqu'elle s'élève au rang d'autorité en raison de la place qu'elle occupe dans la société dans laquelle il vit. De ce fait, La religion surgit parfois de manière explicite dans le roman pour refléter certains faits de société, mais l'aspect religieux est implicitement omniprésent pour représenter les pensées, les certitudes et les convictions de Haroun. La religion pour Haroun traduit une sorte de quête de sens mais surtout une quête de soi en raison d'un non-sens flagrant du monde. Donc, Haroun « *qui cherche le chemin vers soi, vers le centre*

de son être »<sup>116</sup> change de croyance en fonction du mode de vie qu'il mène à chaque fois comme l'affirme Abbé Joly : « *C'est à travers une façon de vivre que l'on opte pour une manière de penser* »<sup>117</sup>. En effet, ce comportement erratique traduit une fluctuation de la croyance qui marque l'acte épistémique « *situé sur la dimension cognitive du discours, est bien une transformation, c'est-à-dire le passage catégorique d'un " état de croyance " à un autre.* »<sup>118</sup>

Le recours fréquent et parfois systématique de Haroun, lors de sa narration au volet religieux s'explique par un certain nombre d'éléments, qui surgissent au cours de sa vie en influençant son croire, changer son vécu et parfois même sa vision du monde. Il faut souligner que ce rapport vis-à-vis de la religion est assez ambigu et se manifeste dès le début puisque l'histoire se déroule dans un bar, Le Titanic, devenu depuis l'indépendance Djebel Zendel, haut lieu des maquisards, où Haroun, nourri d'alcool, fabule. Un bar, « *le genre d'endroit menacé d'extinction dans la pieuse Algérie d'aujourd'hui.* »<sup>119</sup>

### **I.1. Enfance obscure**

Le rapport de Haroun à la religion commence très tôt. Il observe dès son enfance des pratiques religieuses qu'il n'arrive pas à saisir et qui le laisse à la fois sidéré et désorienté. Ces incongruités sont l'aboutissement d'un ensemble de facteurs dont le premier est la société crédule dans laquelle il évolue. Par conséquent, la société constitue un élément crucial dans la formation de l'univers cognitif d'un individu. Pour Greimas « *La société d'incroyance se laisse submerger par des vagues de crédulités* »<sup>120</sup>. Ce sentiment de confusion apparaît pour la première fois avec la mort du frère et les funérailles qui lui ont été réservées. Car, le cadavre de Moussa n'a pas été retrouvé après le meurtre, mais on lui a quand même creuser une tombe et simuler son enterrement. Alors, Pour Haroun c'est un « *drôle d'enterrement* »<sup>121</sup> parce qu'il « *il y avait une tombe vide et une prière pour l'absent* »<sup>122</sup>. Par ailleurs, cette prière pour l'absent est extravagante aux yeux du petit enfant, « *Moussa avait été déclaré mort et emporté par les eaux après le délai*

---

<sup>116</sup> Eliade Mircea, *Le mythe de l'éternel retour. Archétypes et répétitions*, Paris, Gallimard, 1969, p. 31.

<sup>117</sup> Abbé Joly, *Le beau risque de la foi*. p. 195.

<sup>118</sup> A. J. Greimas., *Op. cit.*, p. 118.

<sup>119</sup> DAOUD Kamel., *Op. cit.*, p. 37.

<sup>120</sup> *Ibid.*, p. 112.

<sup>121</sup> *Ibid.*, p. 40.

<sup>122</sup> *Ibid.*, p. 40.

religieux de quarante jours. On accomplit donc cet office « absurde », prévu par l'islam pour les noyés, et tout le monde se dispersa »<sup>123</sup>. Donc, à partir de cet épisode qu'il n'a pas pu oublier, la religion ou les pratiques religieuses sont devenues pour Haroun un véritable questionnement vu que tout était reconstitué dans son esprit sous forme de souvenirs livrés par ses sens. Ces derniers vont influencer sur sa perception, ses pensées pour devenir des croyances qui valident ou non ses conceptions et ses actions.

Ainsi, les pratiques ubuesques de sa mère contribuent également à créer en lui le sentiment de confusion. Ainsi, Selon Donald Winnicott, « le rapport de l'individu à ses croyances est primitivement déterminé par sa relation à sa mère ». C'est-à-dire que la qualité de la relation de l'enfant avec sa mère déterminera un ensemble de croyances profondément ancrées en lui qui sera la base de la construction des croyances suivantes et donc de la qualité de la relation du futur adulte à son univers. D'une part, les visites récurrentes effectuées avec sa mère à la tombe de Moussa alors qu'il n'y a personne dedans était grotesque et inconvenant aux yeux de l'enfant en affirmant : « Un vendredi sur deux, nous allons rendre visite à la tombe vide de Moussa. M'ma pleurnichait, je trouvais ça déplacé et ridicule puisqu'il n'y avait rien dans le trou »<sup>124</sup>. D'autre part, sa mère devient insensée et « prit des habitudes étranges ». Elle se voue à une sorte de charlatanisme, elle « multiplia les visites au mausolée de sidi Abderrahmane ». Ces pratiques ancestrales et extravagantes de la mère participent à dérouter Haroun dès son enfance et provoquer en lui un déphasage entre ce qu'il sait et voit et ce qu'il croit. En effet, il sait que la religion musulmane interdit les pratiques charlatanes tandis que sa mère persiste toujours et avec exaltation à faire recours à ces pratiques déraisonnées lors de ses périodes aux différents mausolées où il rencontre des centaines « de femmes se lamentant, quémandant qui un mari, qui la fertilité, qui l'amour ou la vengeance. »<sup>125</sup>. Par conséquent, Haroun se sentait immobilisé et même pétrifié jusqu'à se laisser entraîner dans l'univers obscur de sa mère. Avec le temps, ces pratiques étranges auxquelles il est contraint d'assister et de subir, se transforment en une défiance à l'encontre des règles religieuses comme une expression de sa révolte.

---

<sup>123</sup> DAOUD Kamel, *Op. cit.*, p. 40

<sup>124</sup> *Ibid.*, p.5

<sup>125</sup> *Ibid.*, p. 46.

## I.2. L'indifférence vis-à-vis des règles religieuses

En effet, toutes ces pratiques accentuent son désarroi en suscitant en lui des interrogations parfois ontologiques en affirmant : « *Que veux-tu qu'un adolescent fasse, ainsi piégé entre la mère et la mort ?* »<sup>126</sup>. Ainsi, sa conception du sacré et de la religion se transforme. Sa vision de L'Islam et de Dieu en particulier se métamorphose presque radicalement en raison des pratiques quotidiennes de sa mère qu'il observe, mais pas seulement puisqu'il subit les conséquences en étant contraint de suivre sa mère partout, « *...ces jours passés au cimetière furent mes premiers jours de prière tournés vers le monde.* »<sup>127</sup>. Dès qu'il a commencé à sentir une certaine autonomie en se libérant du joug de sa mère, Haroun donne libre cours à ses désirs en bafouant toute contrainte sociétale ou religieuse. L'alcool que l'Islam considère comme un péché, Haroun s'étonne de son interdiction par la religion et s'interroge : « *je me suis toujours demandé : pourquoi ce rapport compliqué avec le vin ?* »<sup>128</sup>. Pour lui, c'est une incongruité de considérer l'alcool comme illicite alors qu'il est promis aux croyants qui vont accéder au Paradis en se demandant confusément : « *Pourquoi diabolise-t-on ce breuvage quand il est censé couler à profusion au paradis ? Pourquoi est-il interdit ici-bas et promis là-haut ?* »<sup>129</sup>. Par ailleurs, ses interrogations existentielles se transforment en une sorte de délire et divagations en avançant des hypothèses qu'il considère comme des réponses aux multiples questionnements qui le taraudent en affirmant : « *Peut-être Dieu ne veut-il pas que l'humanité boive pendant qu'elle conduit l'univers à sa place et tient le volant des cieux...* »<sup>130</sup>, il poursuit en essayant de se ressaisir un peu : « *Bon, bon [...] j'aime divaguer* »<sup>131</sup>. Au fur et à mesure les divagations deviennent de l'ironie pour exprime une sorte de défi à l'encontre de la religion et une insouciance à l'égard des règles qu'elle fixe en parlant d'alcool, « *Ha, ha ! Tu bois quoi ? Ici, les meilleurs alcools, on les offre après la mort, pas avant. C'est la religion, mon frère, fais vite, dans quelques années, le seul bar encore ouvert le sera au paradis, après la fin du monde* »<sup>132</sup>

---

<sup>126</sup> DAOUD Kamel, *Op. cit.*, p. 52.

<sup>127</sup> *Ibid.*, p. 55.

<sup>128</sup> *Ibid.*, p. 63.

<sup>129</sup> *Ibid.*, p. 63.

<sup>130</sup> *Ibid.*, p. 63.

<sup>131</sup> *Ibid.*, p. 59.

<sup>132</sup> *Ibid.*, p. 6.

Haroun à l'approche de l'âge adulte et en se libérant des carcans de sa mère, son indifférence vis-à-vis de la religion s'accroît de plus en plus. Il n'accorde aucune importance aux règles et aux contraintes que fixe la religion. Pour lui, ce n'est que des empêchements qui réduisent sa liberté et musèlent sa capacité à agir librement en soutenant : « *A quoi bon de supporter l'adversité, l'injustice ou même la haine d'un ennemi, si l'on peut tout résoudre par quelques simples coups de feu* »<sup>133</sup>. Ainsi, l'acte de tuer pour lui est devenu banal puisqu'il suffit juste d'appuyer sur la détente une fois pour que cela devienne ordinaire et habituel alors que l'Islam considère l'âme comme une entité sacrée et interdit de tuer une personne sans aucune raison, « *J'ai tué, et depuis, la vie n'est plus sacrée à mes yeux* »<sup>134</sup>. Il pense et fait tout cela en connaissance de causes, sachant que le Coran lance un avertissement très explicite pour toute personne commettant un meurtre et que Haroun connaît et apprend par-cœur, « *...le seul verset du Coran qui résonne en moi est bien celui-ci : "Si vous tuez une seule âme, c'est comme si vous aviez tué l'humanité entière"* »<sup>135</sup>. En revanche, tantôt Haroun procède inversement en prenant la religion comme prétexte et se référant à la religion pour justifier ses actes. Ainsi, après avoir tué Joseph, considéré comme mécréant, il annonce clairement, « *...qu'il n'était pas musulman et que sa mort n'était pas interdite* »<sup>136</sup>. Tantôt, il devient déterministe en accusant le destin d'être à l'origine de tout le malheur qui touche le pays et que le colonialisme n'est qu'une épreuve de Dieu qu'il faut surpasser et savoir accepter comme « *[...] les roumis que Dieu avait fait venir pour nous mettre à l'épreuve* »<sup>137</sup>. Par ailleurs, il incombe ses actes également au destin afin de décliner sa responsabilité et soigner son image en déclarant à l'enquêteur : « *Vois-tu, j'ai moi aussi une mère et un meurtre sur le dos. C'est le destin. J'ai tué moi aussi, selon les vœux de cette terre, un jour où je n'avais rien à faire* »<sup>138</sup>. Son indifférence devient explicite en l'exprimant ouvertement pour manifester sa défiance la plus totale et narguer sa destinée en attestant : « *Je ne crains pas l'enfer* »<sup>139</sup>. Cette attitude plutôt désobéissante n'est pas

---

<sup>133</sup> DAOUK Kamel, *Op. ci.*, p.112

<sup>134</sup> *Ibid.*, p. 110.

<sup>135</sup> *Ibid.*, p. 112.

<sup>136</sup> *Ibid.*, p. 110.

<sup>137</sup> *Ibid.*, p. 74.

<sup>138</sup> *Ibid.*, p. 66.

<sup>139</sup> *Ibid.*, p. 7.

sans conséquences étant donné qu'elle se transformera peu à peu de la répulsion à l'encontre du religieux.

### **I.3. Aversion à l'encontre de la religion**

Au fil des années, cette vision ténébreuse de la religion se métamorphose graduellement pour devenir une antipathie et un mépris que Haroun éprouve vis-à-vis de tout ce qui renvoie au sacré, comme les lieux saints, les objets et les gestes culturels et rituels. En effet, la mosquée, qui est le lieu de culte de l'Islam, est envahissante aux yeux de Haroun. Elle constitue une sorte d'entrave qui détourne le croyant, selon lui, de se rapprocher de Dieu. Lorsqu'il se met sur le balcon et aperçoit la mosquée, il a le sentiment qu'elle « *est imposante et qu'elle empêche de voir Dieu* »<sup>140</sup>. Ce dédain se révèle également à l'encontre du livre saint (le Coran) en affirmant : « *J'ai toujours cette impression quand j'écoute réciter le Coran. J'ai le sentiment qu'il ne s'agit pas d'un livre mais d'une dispute entre le ciel et les créatures* »<sup>141</sup>. Ce dédain éprouvé à l'égard de la religion n'est pas sans conséquences mais contribue à un changement de mode de croyance pour avoir la foi qu'en Dieu sans croire à une quelconque religion que ce soit. Pour lui, la religion n'est qu'une création de l'homme pour occulter le réel et s'écarter des vrais problèmes comme un « *opium du peuple* » pour reprendre Marx. Il se complait alors dans un déisme.

### **I.4. Déisme comme alternative**

En conséquence, l'antipathie exprimée à l'encontre du sacré incite Haroun à faire abstraction de toute la religion pour se vouer à une sorte de déisme. Il s'éloigne chaque jour davantage de la religion qu'il considère comme un voile qui « *empêche de voir Dieu* ». Or, il croit toujours mais en transformant sa croyance comme une sorte de nécessité à croire en quelque chose, non pas par volonté de savoir. Greimas fait la différence entre les deux processus en affirmant : « *croire pour parvenir à savoir n'est pas la même chose que croire simplement parce qu'on en éprouve le besoin* »<sup>142</sup>. En effet, ce qui a motivé ce changement radical de la croyance, c'est que la religion n'apporte plus de réponses à ses attentes. Elle est devenue un objet commun que tout un chacun prétend

---

<sup>140</sup> DAOUD Kamel, *Op. cit.*, p. 80.

<sup>141</sup> *Ibid.*, p. 81.

<sup>142</sup> GREIMAS. A. J., *Op. cit.*, p. 117.

détenir exclusivement et que tout le monde s'empresse de prendre comme un transport public que les gens empruntent peut-être par habitude ou probablement par imitation des autres afin de donner libre cours à leur instinct grégaire. À ce propos, Haroun atteste : « *La religion pour moi est un transport collectif que je ne prends pas. J'aime aller vers ce Dieu à pied s'il le faut, mais pas en voyage organisé* »<sup>143</sup> p83. Car, il s'agirait dans ce cas d'une simple imitation aveugle et pas par envie et encore moins par conviction. Cette insatisfaction et ce vide spirituel qu'il ressent toujours et tente par tous les moyens de combler ne trouve pas sa jouissance dans la croyance en une divinité. Donc Haroun va chercher encore plus loin en rejetant l'idée de Dieu pour se consoler dans l'athéisme.

### **I.5. La consolation dans l'athéisme**

En effet, la croyance généralement pourra être relative à ce qui n'est pas réellement connu. Elle se distingue dans la plupart des cas alors de l'ignorance, du doute et des prédictions personnelles. En fin de compte, Haroun rompt définitivement avec la croyance en une divinité après des oscillations et se console dans une sorte d'athéisme vue les multiples préjudices de la religion sur l'être humain, selon lui. Elle ne lui apporte aucune solution mais au contraire accentue sa confusion et entrave son épanouissement. Cette conception est née suite à tout le chagrin qu'il a vécu et les embûches qu'il a rencontrées, et la religion ne l'a pas aidé à surpasser ni même à contourner. Ainsi, il s'agit d'une rupture en face d'une situation paradoxale. Car, en général, quand aucune réponse ne peut être mise en œuvre, la croyance prend un relais inopiné. Elle une accommodation et un réajustement d'un réel relatif et incertain, inexplicable. Cette croyance nouvelle et inédite pour lui permet de résoudre temporairement cette situation cognitive inconfortable. Par conséquent, l'ultime choix est de se défaire complètement de la religion et même de la croyance en Dieu qui est incapable de lui apporter le soutien nécessaire et encore moins la solution aux malheurs qu'il vit et rencontre quotidiennement. Ainsi sur la question qu'il se pose « *Est-ce que je suis croyant* », il rétorque explicitement : « *J'ai réglé la question du ciel par une évidence [...] j'ai su très jeune, que j'étais le seul à connaître la douleur, l'obligation de la mort, du travail et de la maladie.* »<sup>144</sup>. Donc, il nie catégoriquement la

---

<sup>143</sup> DAOUD Kamel., *Op. cit.*, p. 83.

<sup>144</sup> *Ibid.*, p. 81.

présence d'un Dieu qui l'aurait certainement aidé s'il existait réellement. Or, tout cela le convainc qu'il ne peut compter que sur lui-même, raison pour laquelle il éprouve de la haine à l'encontre des religions en affirmant : « *Je déteste les religions* »<sup>145</sup> qu'il considère comme une soumission. Selon lui, les religions ne sont qu'une illusion des hommes, créées pour asservir l'être humain. Par ailleurs, il rejette toute idée de l'existence de prophètes ou de messagers de Dieu, sinon d'après lui : « *Comment peut-on croire que Dieu a parlé à un seul homme et que celui-ci s'est tu à jamais ?* »<sup>146</sup>. Il nie également toute existence de Dieu parce qu'il n'a pas été à la hauteur de ses attentes et de ses aspirations, « *A-t-on idée de courir après un Dieu qui n'a jamais posé les pieds sur terre et qui n'a jamais eu à reconnaître la faim ou l'effort de gagner sa vie* »<sup>147</sup>.

Il faut dire qu'au niveau de l'individu, la particularité d'une croyance est qu'elle est ajustée ou bien effacée par celui qui y consent, à sa propre réalité. Elle est considérée comme imaginaire ou invalide et projetée sur notre représentation conceptuelle de la réalité. Procéder à une rupture avec ses croyances n'est jamais aisé pour un individu, mais celles qui se révèlent mensongères sont exclues ou ajustées consciemment ou non. La foi généralement est liée à un besoin et à la nécessité de combler ce besoin qui va donc permettre l'activation de l'action - attestée par cette foi. Or, Haroun au fur et à mesure, ne sent guère ce besoin de croire, ni encore moins la nécessité de combler quoi que ce soit au niveau de sa croyance. Il se console dans une sorte d'agnosticisme étant donné qu'il n'affirme absolument rien. Il confesse simplement son ignorance puisque pour lui le problème des origines, des finalités et de l'absolu nous dépassent et peuvent être appréhendés.

Cette attitude de (dé)négaration transforme sa conception en une sorte d'agnosticisme avec une vision de la vie assez confuse et fébrile en même temps. Il arrive à une étape où il n'affirme plus rien et en parallèle ne nie jamais rien. C'est difficile d'accepter notre impuissance à pouvoir relier notre existence en tant qu'être vivant à quelque chose qui

---

<sup>145</sup> DAOUD Kamel, *Op. cit.*, p. 81.

<sup>146</sup> *Ibid.*, p. 87.

<sup>147</sup> *Ibid.*, p. 83.

donne sens à notre vie. Ainsi, il précise à ce propos : « *A chaque élan du désir, je savais que le vivant ne reposait sur rien de dur* »<sup>148</sup>

## **I.6. Le regard de la société**

Le sujet Haroun, après avoir réglé la question de la croyance, il affirme : « *Je déteste la religion et la soumission* »<sup>149</sup>. Mais il ne s'arrête pas là, car il exprime du mépris voire de la brutalité à l'égard de la religion et les croyants. Cela en raison de ce qu'il subit continuellement comme intimidations et désagrément de la part de la société. Dans ce sillage, la particularité du discours religieux est représenté par le « lieu social », qui détermine le contexte général du rapport de la société au sacré. Pour exprimer son profond chagrin, dès le départ il lance à l'enquêteur : « *Tu vis ailleurs, tu ne peux pas comprendre ce qu'endure un vieillard qui ne croit pas en Dieu, qui ne va pas à la mosquée, qui n'attend pas le paradis, qui n'a ni femme ni fils et qui promène sa liberté comme une provocation.* »<sup>150</sup>. Il éprouve du chagrin et l'injustice vu qu'il se sent apostasier tacitement pour ne pas être comme tout le monde. C'est une condamnation à mort implicite en étant voué aux gémonies.

Ces attitudes agressives à l'encontre de Haroun le laisse profondément affecté. Elles engendrent en lui de la haine et de l'animosité envers tout ce qui renvoie à la religion musulmane, et parfois même jusqu'à l'extrême. Ce qui démontre un profond dédain. Ainsi, en parlant du minaret et de la chair de la mosquée, Haroun affirme à voix haute : « *Un minaret hideux qui provoque l'envie de blasphème absolu en moi* »<sup>151</sup>, et il poursuit : « *Une sorte de je ne prosternerai pas au pied d'un tas d'argile* »<sup>152</sup>.

En parlant du minaret et de la mosquée, il atteste : « *Je suis parfois tenté d'y grimper là où s'accrochent les haut-parleurs, de m'y enfermer à double tour, et d'y vociférer ma plus grande collection d'invectives et de sacrilèges.* ». Il cherche un moyen pour exprimer son mécontentement mais avec une certaine violence pour se soulager. La mosquée pour lui est l'endroit idoine afin d'exprimer son désagrément et répondre aux affronts de même.

---

<sup>148</sup> DAOUD Kamel, *Op. cit.*, p.110.

<sup>149</sup> *Ibid.*, p.112.

<sup>150</sup> *Ibid.*, p.164.

<sup>151</sup> *Ibid.*, p.164.

<sup>152</sup> *Ibid.*, p. 164.

Ainsi, lorsque l'Imam de la ville est venu lui parler de la spiritualité, l'invitant à rejoindre la mosquée avec les croyants lors des prières quotidiennes en lui disant en achevant son discours : « *Je prierai pour toi* »<sup>153</sup>, Haroun s'énerve et riposte violemment, « *Je me suis mis à crier à plein gosier et je l'ai insulté et je lui ai dit qu'il n'était pas question qu'il prie pour moi.* »<sup>154</sup>. Mais un moment plus tard, la réponse se transforme en violence physique, « *Je l'ai pris par le col de sa gandoura. J'ai déversé sur lui tout le fond de mon cœur, joie et colère mêlées* »<sup>155</sup>. Son mépris envers les croyants est sans limites, et Haroun le conçoit sous la formule du célèbre dicton, « *Pour un œil les deux yeux, pour une dent tout la gueule* ». En plus de la haine, Haroun éprouve de l'indifférence aux choses que les gens estiment comme essentielles, et parfois sombre dans une sorte de nihilisme, « *Que m'importe la mort des autres, l'amour d'une mère, que m'importaient son Dieu, les vies qu'on choisit, les destins qu'on, élit...* »<sup>156</sup>. La critique de la religion pour Haroun à d'autres fins en l'occurrence les défauts de la société, les attitudes insolentes, le désordre dans l'espace public, le non-respect du vivre ensemble jusqu'à arriver parfois à un essentialisme vu qu'il met tous les musulmans dans le même sac en affirmant : « *La foi, chez nous, flatte d'intimes paresse, autorise un spectaculaire laisser-aller chaque vendredi, comme si les hommes allaient vers Dieu tout chiffonnés, tout négligés.* »<sup>157</sup>.

En fait, les multiples revirements que vit Haroun s'explique par une quête permanente de la « vérité ». Or, selon Greimas, « *La reconnaissance de la « vérité », qui, jusqu'à Einstein inclusivement, était définie par son adéquation à la réalité référentielle, l'est maintenant par l'adéquation à notre propre univers cognitif*<sup>158</sup> ». Cette quête sans relâche de la « vérité » conduit à une versatilité de sa croyance. Mai, cette inconstance s'explique par une sélection des discours véridictaires et faire abstraction de tout discours qui s'éloigne selon lui de la vérité. Donc, il y a comme un conflit où « *Le sujet épistémique sélectionne les équivalences dont il a besoin pour accueillir le discours véridictaire* »<sup>159</sup>

<sup>153</sup> DAOUD Kamel, *Op. cit.*, p. 165.

<sup>154</sup> *Ibid.*, p. 165.

<sup>155</sup> *Ibid.*, p. 165.

<sup>156</sup> *Ibid.*, p. 167.

<sup>157</sup> *Ibid.*, P. 86

<sup>158</sup> A. J. Greimas, *Op. cit.*, p. 119.

<sup>159</sup> *Ibid.*, p. 132.

Cette conception de la religion chez Haroun qui prône la liberté de ton en osant tenir un discours critique sur le religieux au moment où la règle religieuse est accablante et tout écart est préjudiciable puisqu'il lui attire des inimitiés et lui inspire une vision assez macabre de tout ce qui l'entoure. Ce rapport extravagant avec la religion le pousse à avoir une vision détachée de la vie pour avoir un rapport intime avec la mort.

## **II. L'omniprésence de la mort**

Le récit de Kamel Daoud dans le roman *Meursault, contre-enquête* tourne autour d'un mort dont on ne sait rien sauf qu'il est arabe dans la première version des faits que relate le meurtrier. Or, dans la seconde version de l'histoire, où c'est Haroun lui-même qui se charge de la raconter, l'arabe est connu, il s'appelle Moussa, assassiné par Meursault, un français vivant en Algérie à l'époque coloniale qui a une mère et un frère, Haroun. Ce dernier prend l'initiative de narrer l'histoire de l'assassinat de son frère avec tout ce que cet épisode a eu comme répercussions funestes sur sa vie et la vie de sa mère.

En effet, la mort de Moussa a causé un malheur profond à cette famille. Ce chagrin vécu est représenté par Haroun au moment de la narration de l'histoire sous différentes formes et par diverses façons. Il met en scène les péripéties de l'histoire en s'exprimant tantôt avec une grande amertume, et tantôt avec un sentiment de mélancolie et une tristesse intenses en raison de ce qu'il a enduré aussi bien avec sa mère ou même au sein de la société après la mort de moussa. Car, d'habitude la mort avait une forme, un cadre, une pratique dans lesquels le mourant, le cadavre, les angoisses, les personnes endeuillées et le temps du deuil prenaient place. Mais, dans le cas de Moussa, rien de tout cela n'était respecté. Cela engendre appelle le mystère lié au désarroi total de Haroun.

### **II.1. La perception comme source d'une ambiance mortifère**

Haroun tout au long de sa narration dessine un univers qui évolue dans une ambiance mortifère. La conscience de la mort est omniprésente. Cette l'angoisse de la mort est comme une angoisse absolue, confinée au plus profond de sa mémoire pour l'empêcher de maîtriser cette angoisse originelle.

En effet, la perception de Haroun de sa vie quotidienne avec sa mère, ou même sa vie au sein de la société contribuent à provoquer en lui une vision mélancolique et dépressive. Tout cela commence à surgir quand il s'approche de l'âge adulte « *je ne commence à en souffrir qu'à l'approche de l'âge adulte* »<sup>160</sup>. Certaines circonstances ont provoqué en lui cette vision plutôt mortifère : « *j'ai tué un français en 1962 certes, mais dans la famille, nous avons connu la mort, le martyr, l'éveil, la fuite, la faim le chagrin.* »<sup>161</sup>.

Le regard de la mère participe de près à cette proximité ou ce sentiment d'omniprésence de la mort dans sa vie quand il affirme à l'enquêteur sous forme de question rhétorique mais qui a un ressort existentiel et psychologique pour refléter l'ambivalence qu'il vivait : « *Que veux-tu qu'un adolescent fasse, ainsi piégé entre la mère et la mort ?* »<sup>162</sup>. Ainsi, ce sentiment de réclusion presque perpétuelle entre une mère sadique, « *Fait curieux, j'étais traité comme un mort et mon frère Moussa comme un survivant...* »<sup>163</sup> et une mort qui le hante et l'accompagne. Il se sent comme un bouc-émissaire qui n'attend que l'heure de son égorgement, comme un sacrifice au nom de Moussa. Il témoigne : « *Cela me faisait un peu oublier M'ma et sa façon inquiétante de me regarder grandir et manger, comme si elle me destinait à un sacrifice* »<sup>164</sup>. Cette manière de le traiter le traumatise et la vie impitoyable qu'il mène, conduit Haroun éprouver le sentiment de schizophrénie, « *Je me sentis à la fois coupable d'être vivant mais aussi responsable d'une vie qui n'était pas la mienne* »<sup>165</sup>. Il se sent mort vu qu'il incarne presque le rôle de Moussa aux yeux de sa mère, « *Ma mère m'imposa un strict devoir de réincarnation* »<sup>166</sup>. Cette réincarnation devient malade au fil des jours comme si Moussa avait subi une résurrection, et revient pour hanter le corps de Haroun aux yeux de la mère. Donc, Moussa au statut de « revenant » mérite tous les égards de sa mère au détriment de ce fils qui est en vie et qui endure considérablement à cause de l'indifférence de la mère, « *La moindre*

---

<sup>160</sup> DAOUD Kamel, *Op. cit.*, p. 42.

<sup>161</sup> *Ibid.*, p. 126.

<sup>162</sup> *Ibid.*, p. 52.

<sup>163</sup> *Ibid.*, P. 40.

<sup>164</sup> *Ibid.*, P.44.

<sup>165</sup> *Ibid.*, p.44.

<sup>166</sup> *Ibid.*, p. 40.

*écorchure m'était reproché comme si j'avais blessé moussa lui-même »<sup>167</sup>. Cette souffrance qu'il vit au quotidien se transforme en une sorte d'obsession de la mort. Sa vision de la religion l'a influencé comme le jour du vendredi qui est sacré en islam, Haroun l'associe et le rapproche de la mort : « Nous sommes vendredi c'est la journée la plus proche de la mort dans mon calendrier »<sup>168</sup>. Par ailleurs, la mort pour lui se manifeste sous une forme inaccoutumée, et qui est une expérience qu'il faut approcher et essayer de comprendre afin de la repousser. Car, approcher la mort et tenter de la saisir est l'unique moyen, aux yeux de Haroun, de dessiller les mystères de la vie et exacerber le désir de vivre. « Quant à la mort, je l'ai approchée il y a des années et elle me n'a jamais rapproché de dieu. Elle m'a seulement donné le désir d'avoir des sens plus puissants encore ... »<sup>169</sup>. Ce qui veut dire que négliger la mort et s'en défaire n'enlève pas pour la mort et son traumatisme, ni nous prépare pas à affronter notre mort, ni celle d'autrui, « La mort est la seule vérité vraie. Parce qu'elle est une finitude incontournable, parce qu'elle est une certitude absolue. En même temps, la mort nous éveille à la chance que nous avons d'être en vie »<sup>170</sup>*

Contrairement à la pensée courante, la mort n'est pas aussi simplement perçue par Haroun. Selon lui, elle est aux antipodes de ce que veulent faire croire les fictions racontées dans les livres et les films comme le fait d'enterrer un mort après l'avoir tué. « On n'enterre pas un mort facilement comme veulent le faire croire les livres ou les films. »<sup>171</sup>. Par conséquent, la mort est devenue habituelle et presque familière aux yeux de Haroun : « La mort j'en avais une curieuse habitude. Je pouvais passer de vie à trépas et de l'au-delà au soleil en changeant seulement de nom »<sup>172</sup>. Alors, cette habitude atteint souvent un certain degré d'obsession. Son univers cognitif est ébranlé et Haroun commence à associer tout ce qui l'entoure à la mort. Il fait ce lien en fonction d'une certaine conception de la vie. La mort « hante » Haroun au point où il établit des liens entre les faits les plus anodins et ordinaires de la vie quotidienne à une forme de monde invisible et métaphysique : « il me semble parfois que les nouveaux

---

<sup>167</sup> DAOUD Kamel, *Op. cit.*, P.48.

<sup>168</sup> *Ibid.*, P.86.

<sup>169</sup> *Ibid.*, P. 87.

<sup>170</sup> LivrESCQ, Rencontre avec Yasmina Khadra, éditions L. de Minuit, N°13 Sep/Oct2011, p.44.

<sup>171</sup> DAOUD, Kamel, ., *Op. cit.*, p. 105.

<sup>172</sup> *Ibid.*, p. 125.

*nés sont les morts d'autrefois qui, tels des revenants, sont venus réclamer leur dû »<sup>173</sup>. En conséquence, il s' imagine comme un intermédiaire entre les êtres vivants et le monde des esprits, « parfois je me sentais comme un medium ridicule entre moi et un livre fantôme auquel elle posait des questions et dont je devais traduire les réponses »<sup>174</sup>144*

Par moment, la mort pour lui est anthropomorphe. Il se représente la mort sous des formes perceptibles. En effet, après avoir tué un homme dans sa cour et en raison de « l'atrocité » de son crime, Haroun dit : « je me mis à imaginer sa mort comme une désagrégation des éléments »<sup>175</sup> p94. Par ailleurs, pour lui, le monde abstrait des morts n'est pas indivisible du monde des vivants. Il y a une interconnexion qui rapproche les deux mondes. Ainsi, il peut toujours y avoir résurrection et un mort peut toujours être ressuscité, « Moussa ressuscitait en quelque sorte, remuait sa tombe et nous obligeait encore, à éprouver le lourd chagrin qu'il nous avait légué »<sup>176</sup>

Au fur et à mesure, Haroun devient presque obsédé par la mort et surtout par le crime qu'il a perpétré vu qu'il a tué un homme et qu'il s'est échappé au châtement en toute impunité. En effet, tuer pour Haroun est devenue une sorte de réconfort et c'est le seul moyen de résoudre les problèmes et régler ce qui reste en suspens, « Quand j'ai tué (...) souvent depuis, j'ai ressenti un vertige incroyable, presque divin, à vouloir -du moins dans mes rêveries – tout résoudre, en quelque sorte, par l'assassinat. La liste de mes victimes était longue »<sup>177</sup>

Et tout cela finalement a créé en lui un désir de tuer, régler les comptes avec ses antagonistes en assassinant avec une sorte de béatitude et impassibilité. Pour lui, le sacré n'est qu'un alibi et une digue pour la mise à mort des adversaires potentiels : « A quoi bon de supporter l'adversité, l'injustice ou même la haine d'un ennemi, si l'on peut tout résoudre par quelques simples coups de feu [...] j'ai tué et depuis la vie n'est plus sacré à mes yeux »<sup>178</sup>

---

<sup>173</sup> DAOUD Kamel, *Op. cit.*, p. 127.

<sup>174</sup> *Ibid.*, p. 144.

<sup>175</sup> *Ibid.*, p. 94.

<sup>176</sup> *Ibid.*, p. 147.

<sup>177</sup> *Ibid.*, p. 111.

<sup>178</sup> *Ibid.*, p. 110.

Ainsi, toute la vision de la vie s'est transformée pour devenir une sorte de nonchalance et d'apathie à l'égard de la vie. Car cette vie d'apparence consistante et éternelle n'est qu'un château de carte finalement. Pour lui, elle n'a pas de sens. Notre existence, mais aussi le monde dans lequel nous vivons est essentiellement précaire c'est à dire destiné à disparaître et cette précarité appelle la notion de l'absurde. En tant que créatures, nous sommes soumis au temps qui passe, à la conscience, la morale et la responsabilité. Il atteste à ce propos : « À chaque élan du désir, je savais que le vivant ne reposait sur rien de dur. Je pouvais le supprimer avec une telle facilité que je ne pouvais l'adorais »<sup>179</sup>. En effet, cette conception singulière de la mort n'a pas fait l'objet d'une naissance subite ou bien importée de nulle part mais au contraire, c'est la création d'une société qui a subi la mort à une époque et qui la prodigue dans une autre époque. Ainsi, il y a inversion des rôles. Après avoir été victime, la société est devenu le bourreau « je savais que je n'étais pas là pour avoir commis un meurtre mais pour ne pas l'avoir fait bon moment »<sup>180</sup>. Cette façon de banaliser la mort et le meurtre produit un sentiment d'absurdité que Haroun connaît assez bien après l'avoir vécue en double. Car, il a subi toute sa vie l'assassinat de son frère, mais aussi en tuant un homme qui n'a rien fait, sauf qu'il se trouvait au mauvais endroit, au mauvais moment.

## II.2. L'absurde comme aboutissement

Ce lien assez énigmatique et mystérieux avec la mort prend une toute autre dimension pour friser le ridicule et parfois même l'absurde. Le sentiment de l'absurdité éprouvé à l'encontre de la mort est apparu chez Haroun dès les premiers jours de l'indépendance. La fin de la guerre de libération était pour Haroun, et même toute la société, le début d'un nouvel épisode, marqué par un non-sens global. Haroun soutient :« La mort aux premiers jours de l'indépendance, était aussi gratuite, absurde et inattendue.»<sup>181</sup>

La raison pour laquelle la mort est associée à de l'absurde est qu'elle recèle une grande part de mystère. Il ne dispose pas de détails sur ce qui arrive au moment de sa mort et de ce qui se trouve au-delà. Il considère la mort comme un seuil naturel à

---

<sup>179</sup> DAOUD Kamel, *Op. cit.*, p. 112.

<sup>180</sup> *Ibid.*, p. 112.

<sup>181</sup> *Ibid.*, p. 113.

franchir pour se rendre vers la prochaine étape d'existence mais sans en être certain. Donc Haroun est catégorique : « *la mort, quand je l'ai reçue, quand je l'ai donnée est pour moi le seul mystère* »<sup>182</sup>. Dans cette absurdité se révèle comme un mystère en raison de « *la sensation de précarité et de l'absolu de toute vie* »<sup>183</sup>. Pour Haroun, le prétexte que le meurtrier a trouvé pour justifier son crime est ridicule. Car l'assassin de Moussa prétend qu'il a tué Moussa à cause de « l'absurdité » qu'il éprouvait devant l'existence. Or, Haroun atteste que c'est lui et son frère Moussa qui ont vécu l'absurde en raison de ce crime non pas Meursault, « *L'absurde, c'est mon frère et moi qui le portons sur le dos ou dans le ventre de nos terre pas l'autre* »<sup>184</sup>

Ainsi, cette existence de plus en plus extravagante le pousse à rompre catégoriquement avec ce semblant d'espoir et d'adopter en parallèle une attitude plus réaliste et parfois même désespérée : « *Je ne l'ai presque jamais pleuré, j'ai juste arrêté de regarder le ciel comme je le faisais* »<sup>185</sup>. Il affirme que cette attitude provient de son rejet de la mort absurde qu'avait subi son frère, « *Je refusais l'absurdité de sa mort* ». Cet abattement s'enracine en lui pour prendre une forme plus aiguë d'une incohérence achevée pour s'enliser dans une mélancolie ancrée qui transforme sa vie en une suite d'absurdités sans fin, « *Du fond de mon avenir, pendant toute cette vie absurde que j'avais menée un souffle obscur remontait vers moi* ». Cela est la conséquence de tout un ensemble mais qu'il n'arrive pas à trouver les véritables raisons, « *Rien, rien n'avait d'importance et je savais bien pourquoi ?* »<sup>186</sup>. En effet, il perd toute sensibilité et souffre d'une dépression. Il perd de lien avec le monde et les choses qui l'entoure et aboutit à la négation des questions primordiales de la vie tels que Dieu, le destin, l'amour, la mère ou la mort en affirmant : « *Que m'importe la mort des autres, l'amour d'une mère, que m'importaient son Dieu, les vies qu'on choisit, les destins qu'on, élit...* »<sup>187</sup>. L'absurde comme aboutissement naît d'une approche plutôt radicale. En effet, l'absurde surgit pour ceux qui prétendent détenir la vérité. Dans ce sens, Kamel Daoud répondant dans l'une de ses interventions sur ce que signifie l'absurde en Algérie il affirme : « *On part de l'absurde pour construire*

---

<sup>182</sup> DAOUD Kamel, *Op. cit.*, p. 136.

<sup>183</sup> *Ibid.*, p.136

<sup>184</sup> *Ibid.*, p.07

<sup>185</sup> *Ibid.*, p.12

<sup>186</sup> *Ibid.*, p. 165

<sup>187</sup> *Ibid.*, p.167

*du sens ; tandis que ceux qui partent du sens, ceux qui pensent détenir la vérité, finiront toujours dans l'absurde. »*

La dimension de la mort influe sur Haroun au point de devenir presque obsédé. Ce rapport assez énigmatique avec la dimension religieuse, mais aussi avec la mort agite son univers cognitif. C'est ce qui amène Haroun à faire un recours permanent dans ses discours à l'interrogation et au verbe parenthétique « je crois » comme corollaire en face de l'absurdité de l'existence. C'est un procédé pour exprimer son incertitude et sa méconnaissance de « l'absurde » qui entoure la vie de tous les jours.

### **III. L'incertitude**

L'histoire que relate Haroun, reconstitue progressivement les circonstances qui ont précédées et suivies la mort de Moussa ainsi que les éléments qui ont rendu son assassinat insolite mais surtout un dilemme. Lorsque Haroun relate l'histoire de Moussa, il s'implique de manière expressive dans cette narration où il considère son histoire comme mêlée à la sienne. Au cours de cette (auto)biographie, nous avons remarqué le recours, parfois de façon récurrente et même vigoureuse, à l'interrogation et au verbe parenthétique « je crois ». Cette récurrence du verbe « croire » et de l'interrogation nous mène à nous interroger sur cette isotopie qui prend à chaque fois une valeur nouvelle. Nous essayerons de connaître les motifs qui ont conduit Haroun à faire recours inlassablement à l'emploi de l'expression « je crois » après des affirmations, des interrogations.

De prime abord, nous pouvons supposer que l'emploi n'est pas gratuit mais c'est les conséquences logiques du basculement de son univers cognitif en raison des événements vécus comme la perte de son frère aîné, l'attitude de sa mère à son égard qui adoptait un comportement « autoritaire » ainsi que le regard de la société à son encontre. Donc, l'emploi de « je crois » peut exprimer éventuellement et en fonction du contexte ou du sujet abordé, des représentations, des intentions et des actions diverses valeurs. Nous pourrions dire que le choix d'une modalité par un locuteur traduit souvent sa position envers l'énoncé ou envers le récepteur de celui-ci vu que « *la sémiotique fonde sa*

*description sur la réalité contingente et culturelle du discours »<sup>188</sup>. Dans ce sens le recours à la modalité du croire désigne « l'adhésion d'un sujet à un énoncé, et cette adhésion située sur l'axe qui va de la certitude au doute introduit donc la subjectivité ou l'instance de production (l'énonciateur) au noyau même de toute croyance »<sup>189</sup>*

### **III.1. L'emploi isotopique de « je crois »**

Nous pouvons dire à priori que l'emploi répété de « je crois » n'est pas arbitraire mais surgit d'un rapport assez complexe avec la religion et la mort que nous avons analysées précédemment. Ce lien étroit avec ces deux dimensions, en l'occurrence la religion et la mort, a influencé son comportement, ses représentations, et même son langage. Ce recours est loin d'être anodin vu qu'il reflète un mode de pensée et peut-être une perception du sujet.

Donc, nous allons essayer à travers notre étude de comprendre mieux au sujet du verbe dit « parenthétique » ou « recteur faible » et sa récurrence dans le récit de Haroun. Nous allons nous intéresser plus précisément aux valeurs propres aux emplois du parenthétique « je crois », pour s'intéresser après à l'interrogation.

En allant vers l'analyse de « je crois », nous avons décelé des emplois variés. Nous avons identifié deux valeurs dans notre corpus : un emploi pour une subjectivation du discours. Ensuite, un deuxième emploi pour exprimer un doute ou bien une incertitude vis-à-vis de ce qui est énoncé. La subjectivation renvoie à une implication du sujet dans le discours pour exprimer son avis, ses jugements et même ses convictions. Or, Le doute est le mécanisme qui, en chaque individu, remet en cause l'image qu'il se fait de la réalité. Donc, notre étude se penchera que sur les deux valeurs mentionnées antérieurement, en l'occurrence l'expression du doute et de la subjectivation. Notons que « je crois » se situe sur une échelle de valeurs allant de l'univers psychique du locuteur vers celui des croyances partagées. Notre analyse ne prétend pas présenter un panorama exhaustif sur l'emploi du verbe parenthétique « je crois », mais donner un aperçu général afin d'appréhender l'univers psychique et les croyances de Haroun.

---

<sup>188</sup> DENIS Bertrand, *Op. cit.*, p. 195.

<sup>189</sup> Herman Parret, *op.cit.* p. 144.

### III.2 La subjectivation du discours

Il faut dire que le choix de l'emploi de je crois, par un locuteur, pour exprimer son attitude envers l'énoncé et/ou envers le récepteur de celui-ci, est déterminé par un ensemble d'éléments. Dans notre cas, la première partie concerne l'expression subjective du locuteur qui émet son avis, son jugement, ses convictions intimes sur le contenu propositionnel exprimé par la complétive. Haroun change sa façon de s'exprimer, de penser et d'agir en fonction de sa façon de percevoir le monde, mais également par rapport au sujet abordé.

Quand il aborde des sujets ontologiques, sociaux et culturels, il fait un recours presque systématique à je crois, comme un moyen dont il se sert pour manifester son engagement envers le contenu propositionnel énoncé : intérêts, préférences, normes sociales, intentions d'avenir, etc. Mais aussi en fonction de ses informations concernant le sujet abordé et parfois même par rapport au locuteur qui est en face. L'objectif est de subjectiver son discours afin de traduire sa perception de la vie, et sa vision personnelle concernant une fait, un comportement ou un lieu. En effet, il décrit Hadjout d'une manière subjective, parce qu'il connaît « *Ses alentours par cœur, jusqu'aux moindres cailloux de ses routes* »<sup>190</sup>. Alors, il parle de Hadjout de façon subjective en émettant un jugement pour la considérer comme un paradis terrestre. Son constat s'énonce de manière presque assertive en affirmant : « *Je crois que c'est l'endroit d'où, vivant, l'on peut le mieux approcher le soleil sans quitter le sol* »<sup>191</sup>. Benveniste dit à ce propos : « *L'opération de pensée n'est nullement l'objet de l'énoncé ; je crois (que...) équivaut à une assertion mitigée. En disant je crois (que...), je convertis en une énonciation subjective le fait asserté impersonnellement...* »<sup>192</sup>

Par ailleurs, Haroun lorsqu'il parle de Meursault, l'assassin de son frère, qui a employé l'écriture pour atténuer la cruauté de son crime et pour que son crime soit parfait, « *Il semble utiliser l'art du poème pour parler d'un coup de feu* ». Il pense que c'est par le biais du mot, c'est-à-dire l'écriture que toute cette histoire a pris un tournant

---

<sup>190</sup> DAOUD Kamel, *Op. cit.*, p. 40.

<sup>191</sup> *Ibid.*, p. 36.

<sup>192</sup> BENVENISTE, *Blanche. Constructions verbales « en incise » et rection faible des verbes. Recherches sur le français parlé, 1966, p. 264.*

surprenant. « *Je crois que c'est cela le grand style finalement, parler avec précision austère que vous imposent les derniers instants de votre vie* »<sup>193</sup>. Donc, le rôle d'un livre généralement, contrairement aux idées courantes, n'est pas de révéler mais plutôt dissimuler des choses pour devenir invisible et mieux cacher des faits. Il émet comme une sentence à propos de l'écriture : « *Je crois que je devine pourquoi on écrit les vrais livres. Pas pour se rendre célèbre, mais pour mieux se rendre invisible, tout en se réclamant à manger le vrai noyau du monde* »<sup>194</sup>. C'est le cas également de la fréquentation quasi-quotidienne du bar qu'il estime comme l'unique endroit qui reste à fréquenter. L'emploi de je crois reflète explicitement une perception de la vie qui s'éloigne de ce que pense la société dans laquelle il vit et dont il faut s'éloigner pour vivre librement. Selon Haroun, c'est le seul exutoire qui reste en attestant : « *On vient ici quand on veut échapper à son âge, son dieu, ou sa femme, je crois, mais dans le désordre.* »<sup>195</sup>. En revanche, Haroun parfois se lance dans des sujets philosophiques. Il utilise je crois pour s'exprimer à propos de l'existence en disant : « *Il faut quelque chose d'immense d'infini, d'immense, je crois pour équilibrer notre condition d'homme.* »<sup>196</sup>. C'est une forme d'atténuation, mais surtout relativiser son discours à travers le recours à je crois, qui est pour lui le moyen le plus simple pour manifester son incertitude. C'est un discours universel et humaniste qui traite la question de l'homme pas de la communauté. La différence entre les deux, c'est que le premier s'ouvre sur le monde et sur l'homme, tandis que le second est un discours qui s'isole et se marginalise. Cette subjectivation traduit une attitude bien particulière à l'égard du monde. En effet, Haroun, partant de la subjectivation de toutes les questions qu'il estime importantes, bifurque vers une attitude plutôt de doute et d'incertitude pour traduire une transformation au niveau de la perception du monde.

### **III.1.2. Le doute/ L'incertitude**

Haroun après avoir passé une enfance très difficile en raison d'un père qui est parti sans jamais donner signe de vie, d'une mère qui le réprime et lui fait endurer des châtiments, et surtout d'un frère aîné assassiné et diffamé à titre posthume. Tout ce

---

<sup>193</sup> DAOUD Kamel, *Op. cit.*, p. 3.

<sup>194</sup> *Ibid.*, p. 11.

<sup>195</sup> *Ibid.*, p. 29

<sup>196</sup> *Ibid.*, p. 57.

qu'il a enduré au cours de sa vie s'est répercuté sur sa conception du monde qui l'entoure. Son regard à la vie a complètement changé ainsi que ses représentations et ses jugements envers tout ce qu'il voit et entend ou apprend. Cette nouvelle conception de la vie s'explique par une sorte de doute et d'indécision en face de tout. Or, cette attitude est la conséquence d'un ensemble de facteurs antérieurs.

Cette indécision se traduit dans les actes quotidiens et ordinaires. Son irrésolution s'étale peu à peu. En fait, avec l'emploi de je crois, il doute de ce qu'il voit et connaît. Pour lui, sa perception n'est pas toujours la reproduction exacte et identique de la réalité.

Cette utilisation de l'expression « je crois » dénote parfois des moments de confusion(non-savoir) où le sujet ne se souvient plus des faits et des événements qu'il a vécus comme le jour où Meriem est venu pour la première fois à la maison : « *Depuis, j'aime, je crois, observer les femmes de dos* »<sup>197</sup>. Et souvent, même lorsque l'événement vécu au moment où il parle, il fait recours dans son discours à l'expression « je crois » pour ne rien affirmer, « *Écoute, je crois que c'est notre dernier rendez-vous à toi et moi* »<sup>198</sup>. Dans ce cas, je crois que n'exprime pas le point de vue du locuteur quant au contenu propositionnel, mais module l'information et la manière d'énoncer afin qu'elles ne paraissent pas « tranchantes » qui est une façon d'exprimer un doute par rapport à ce qui adviendra. En outre, le parenthétique « je crois » interroge la situation du locuteur au sein de la situation de communication, c'est-à-dire l'affirmation de son incertitude, de son non-savoir, est en interaction une force.

La polémique suscitée par la mort de son frère, l'issue de son procès, ainsi que la durée du procès lui ont fait perdre tout espoir du rétablissement de la justice au point où il devient insensible. Ces émotions ont disparu au bout d'un moment pour céder la place à une sorte de désespoir. Il exprime son incertitude, son non-savoir, vu qu'il n'est plus sûr s'il souhaite réellement que son frère soit réhabilité définitivement en disant à l'enquêteur : « *Comprends-moi bien, je n'exprime ni tristesse ni colère. Je ne joue même pas le deuil, seulement...seulement quoi ? Je ne sais pas. Je crois que je voudrais que justice soit faite...Cela peut paraître ridicule à mon âge...Mais je te jure que c'est*

---

<sup>197</sup> DAOUD Kamel, *Op. cit.*, p. 149.

<sup>198</sup> *Ibid.*, p. 161.

*vrai* »<sup>199</sup>. Il n'exprime pas juste un doute, mais il accentue son incertitude par la suite, d'abord par une assertion « *je ne sais pas* ». Et, il poursuit son discours, confirmant son incertitude avec toujours l'emploi de « *je crois* » en parlant de son crime. Mais cette attitude peut être expliquée par la défaillance d'une justice où lui-même était innocenté curieusement après avoir tué. « *J'en reviens cependant au meurtre, car je n'aurai pas d'autres procès, je crois, que celui que je m'offre ici, dans ce bar minable* »<sup>200</sup>. Il exprime des incertitudes parce qu'il sait pertinemment, sauf dérogation à la règle, qu'il ne va pas être condamné. Cette incertitude est argumentée par le fait que l'homme qu'il a abattu est un Français et mécréant. En parlant du Français qu'il a tué, Haroun emploie *je crois* comme pour manifester son désarroi en se rappelant la perplexité du Français avant de l'abattre, « *Il avait, je crois tellement peur, qu'il ne pouvait ni m'en vouloir, ni m'en reprocher sa mort* ». Haroun, tout en modulant son affirmation, il pense que le français ne lui en veut pas mais doute quand même par le recours à *je crois*.

La mère est source d'incertitude pour Haroun. Quand il en parle dans son histoire et aborde ce qu'elle faisait à l'époque, il fait appel souvent à *je crois*, comme une façon de moduler son énoncé vu qu'il n'arrivait pas à comprendre ses mouvements, et encore moins ses pensées, « *C'est dans la nuit que l'inquiétude pénétra dans notre maison et M'ma commença peu à peu à comprendre, je crois* »<sup>201</sup>. Sa mère lui racontait l'histoire de Moussa rarement et, « *Cela n'arrivait pas souvent, c'était seulement quand on manquait de nourriture, quand il faisait trop froid ou quand M'ma se sentait peut-être encore plus veuve que d'habitude, je crois.* »<sup>202</sup>. Dans cet énoncé, Haroun ne parvient pas à se souvenir à quelles occasions il a eu droit à cette histoire que racontait sa mère. Sans en être certain, il suppose qu'il s'agissait de moments bien précis qu'il cite à titre d'exemples mais pas de façon résolue. L'incertitude du locuteur, véhiculée par le recours à *je crois*, se confirme par d'autres marques : l'adverbe *peut-être* qui relativise l'énoncé.

---

<sup>199</sup> DAOUD Kamel, *Op. cit.*, p. 7.

<sup>200</sup> *Ibid.*, p. 109.

<sup>201</sup> *Ibid.*, p.27

<sup>202</sup> *Ibid.*, p.18

Cette incertitude apparaît également dans la façon dont Haroun conçoit l'amour. Il a une image assez curieuse de l'amour. Il est en relation avec une femme mais éprouve des doutes quant à la nature de l'amour qui les réunit. Ces doutes, Haroun les exprime aussi avec l'emploi de je crois. Il avoue à l'enquêteur, « *Au contraire, je crois même qu'elle a éprouvé pour moi une sorte d'amour* »<sup>203</sup>. En parlant de l'amour, Haroun n'est jamais presque sûr de rien, même des choses qu'il fait à bon escient. Concernant son regard envers les femmes, Haroun éprouve des doutes. Il suppose qu'il a un regard voluptueux à l'égard des femmes sans en être très certain, « *Depuis, j'aime, je crois observer les femmes de dos, la promesse du visage dérobé, et le début du corps qui vous échappe* »<sup>204</sup>. Avec toute cette indécision concernant les sentiments qu'il éprouve vis-à-vis de Meriem et qu'il n'est jamais arrivé à expliquer suffisamment. Son doute se transforme en une sorte de méfiance envers les sentiments qu'éprouve Meriem à son égard, « *Elle avait, je crois, vivre cette relation comme un amusement naturel et pas comme le prélude à un engagement plus sérieux* »<sup>205</sup>. Donc, l'emploi de je crois reflète une indécision à cause de l'attitude de Meriem. Il a des incertitudes quant à la rupture qu'il y a eu avec Meriem au point de s'incriminer, « *Est-ce que c'est cela qui lui a fait peur ? Je crois. Ou alors elle a fini par être gagnée par la lassitude...* »<sup>206</sup>. Le verbe « je crois », dans les énoncés cités joue le rôle de modalisateur du discours. Le recours quasi-systématique au parenthétique je crois exprime l'incertitude du locuteur quant à la validité du contenu asserté. Ces énoncés véhiculent divers degrés de la non prise en charge par le locuteur des propos qu'il énonce.

Ce doute qui devient constant renvoie à une attitude critique, selon nous, qui est aux antipodes du dogmatisme et les pensées radicales. Raison pour laquelle, remarquons l'expression du doute dans les questions capitales de la vie comme la religion, la vie, le destin. Nous pouvons supposer qu'il s'agit d'un emploi caractérisé par une démarcation du fanatisme et l'extrémisme qu'il tente de dénoncer et de combattre puisque « *A l'exercice récurrent des jugements de certitude correspondrait, en tenant compte, bien sûr, des déterminations complémentaires, un "crédule" ou un "fanatique",*

---

<sup>203</sup> DAOUD Kamel, *Op. cit.*, P.157

<sup>204</sup> *Ibid.*, P.151

<sup>205</sup> *Ibid.*, P.157.

<sup>206</sup> *Ibid.*, p. 107.

alors que l'habitude de douter donnerait lieu au rôle de "sceptique", etc. », dira Greimas.<sup>207</sup>

### III.2. L'interrogation comme marque d'incertitude

Nous avons vu précédemment, l'emploi fréquent de « je crois que » comme un générateur d'incertitude. Par ailleurs, un autre procédé est employé par le sujet Haroun pour marquer cette incertitude, en l'occurrence l'interrogation. L'aboutissement à la connaissance commence souvent par un questionnement. L'interrogation, qui une des modalités de l'énonciation, dans sa définition la plus simple correspond à un locuteur qui demande une information ou une validation. En effet, pendant tout le récit, Haroun pose beaucoup de questions comme une invitation pour l'enquêteur qui recueille les faits à partager son doute et sa confusion. Ce qu'il faut noter, c'est que l'interrogation pour Haroun est employée dans tous les sens. Il se pose des questions sur divers sujets, notamment des questions d'ordre l'existential.

Haroun, au cours de son long récit, essaye tant bien que mal de raconter les événements minutieusement et reconstituer l'histoire dans ses petits détails. Alors, il s'échine même de se rappeler les questions qu'il se posait à l'époque. Au cours de sa narration, il se pose des questions, même rhétorique, ou interroge l'enquêteur, dans le dessein de rendre le récit plus fiable. Or, toutes ces questions et ces questionnements qui émergent, pour avoir une information ou la valider pour Haroun, reflète à notre sens, tout le désarroi et l'incertitude qu'il éprouve vis-à-vis des événements vécus à cause de diverses énigmes que présente l'histoire, « *Pas de nom, pas d'initiales [...]. Deux inconnus avec deux histoires sur une plage sans fin. Laquelle est la plus vraie ? Une question intime* »<sup>208</sup>. L'histoire dès le départ représente une énigme et conduit Haroun à être dans le comble de l'incertitude.

D'abord, la première source de confusion et d'incertitude est l'auteur du crime, ainsi que son attitude assez cynique à l'encontre de Moussa. Il commence par décrypter le nom même de ce tueur comme une première étape vers le dénouement de ce hold-

---

<sup>207</sup> A. J. Greimas. *Op. cit.*, p. 122.

<sup>208</sup> DAOUD Kamel. *Op. cit.*, p.16

up. « *Que veut dire Meursault ? "Meurt seul" ? "Meurt sot" ? Ne meurt jamais" ?* ». <sup>209</sup> Il doute du nom même de celui qui est désigné comme le tueur en avançant des supputation, comme une manière de dire que le nom de l'auteur n'était pas son vrai nom pour dissimuler l'exécuteur du meurtre, ou bien l'emploi d'un anagramme pour dissimuler sa vrai identité. Ainsi, Haroun essaye à travers ces nombreuses interrogations, une reconstitution du nom de l'assassin pour le dévoiler. Un instant après, Haroun, et après avoir douté du nom de l'assassin, émet des réserves sur les origines de l'assassin en affirmant « *Est-ce que ton héros a menti sur ses propres origines ? je crois que oui. [...] Peut-être que sa mère n'est pas celle que l'on croit* » <sup>210</sup>. Son doute se prolonge sur les faits rapportés par cet homme pour lequel il n'accorde aucun crédit. En fait, il demande à l'enquêteur : « *Croiras-tu à cette version des faits, complètement inédite ? Ah, j'hésite, je ne sais pas. Non, bon, pas maintenant, on verra plus tard, un jour peut-être. Où aller quand on est déjà mort ? Je m'égare. Je crois que tu veux des faits, pas des parenthèses, non ?* » <sup>211</sup>. En même temps, il donne la réponse lui-même en condamnant l'assassin. C'est une façon pour lui de dissiper le doute qui l'enveloppe, mais sans effet. Car, l'incertitude s'accroît avec la panoplie de questions qu'il se pose. Et un peu plus loin, Il se demande aussi sur les raisons qui ont conduit Moussa sur cette plage ce jour-là, « *...mais pourquoi donc Moussa, ce jour-là, se trouvait-il sur cette plage ?* ». Au cause de l'inexistence de preuves il répond à lui-même : « *Je ne sais pas* ». En outre, il avance des réponses approximatives et inventées, « *Le désœuvrement est une explication facile et le destin une version trop pompeuse.* » <sup>212</sup>. Chaque réponse aux questions qu'il se pose, apporte avec elle son lot de confusion vu qu'il finit même de douter de l'existence de son frère Moussa et sa présence sur cette plage ce jour-là en attestant : « *Tout comme je finis par douter de l'heure du crime, de la présence du sel dans les yeux de l'assassin, et parfois, de l'existence même de mon frère Moussa* » <sup>213</sup>. « *Qui sait si Moussa avait un revolver, une philosophie ou une insolation* » p5. Après de nombreuses incertitudes, il finit par exprimer une incertitude très marquée quant aux intentions qui ont conduit Meursault

---

<sup>209</sup> DAOUD Kamel, *Op. cit.* p. 7.

<sup>210</sup> *Ibid.*, p. 37.

<sup>211</sup> *Ibid.*, P. 38.

<sup>212</sup> *Ibid.*, p.77.

<sup>213</sup> *Ibid.*, p. 49.

à perpétrer son crime, « *Pour insulter la mémoire de Moussa, le salir, et atténuer ainsi la gravité de sa propre faute ? J'en doute aujourd'hui* »<sup>214</sup>. Il insinue une préméditation de la part de l'assassin mais reste hésitant vu qu'il ne dispose d'aucune preuve palpable. C'est une façon aussi de remettre en cause les raisons avancées par le tueur, c'est-à-dire l'absurdité, les rayons du soleil...Il termine par « *J'en doute aujourd'hui* » comme pour dire qu'il est irrésolu, et qu'il est dans une confusion totale. De plus, ces interrogations expriment le doute ressenti par le sujet Haroun. Elles constituent une manière de souligner l'insuffisance de savoir, vu qu'il le manque de preuves, et de « pouvoir », vu qu'il ne pouvait rien faire, « *...M'ma et moi, les seuls véritables héros de cette histoire, mais qui nous aurait crus ? Qui ? Quelles preuves pouvions-nous avancer ? Deux initiales et un roman sans prénom ?* »<sup>215</sup>

Ces incertitudes ne s'arrêtent au niveau des faits qui entourent le crime, mais touchent également la situation dans laquelle il se trouve et auxquelles il ne trouve ni de motifs, ni encore moins des explications précises en s'interrogeant : « *Pourquoi est-ce que, aujourd'hui, je me retrouve encore une fois échoué dans une ville, ici, à Oran ?* »<sup>216</sup>. En plus de la question qui traduit sa confusion, il apporte des réponses approximatives qui démontrent encore plus cette incertitude en se répondant à lui-même : « *Bonne question. Peut-être pour me punir* »<sup>217</sup>

Un autre élément de désarroi pour Haroun est sa mère. Cette dernière lui a fait subir des supplices qu'il n'arrive pas à oublier et à les mettre de côté. Parfois il affirme l'aimer même c'est pour des raisons culturelles plutôt que personnelles en affirmant : « *L'ai-je aimée ? Bien sûr, Chez nous, la mère est la moitié du monde. Mais je ne lui ai jamais pardonné sa façon de me traiter* »<sup>218</sup>.

Un autre aspect dans lequel Haroun est entièrement dans l'incertitude : c'est l'amour au point où il a du mal à le définir et se contente de donner une définition approximative en le comparant à l'état d'ivresse., « *L'amour. Quelle sensation étrange, non ? Ça ressemble à de l'ébriété. On éprouve la perte de l'équilibre et des sens, mais*

---

<sup>214</sup> DAOUD Kamel, *Op. cit.*, p. 78.

<sup>215</sup> *Ibid.*, p. 164.

<sup>216</sup> *Ibid.*, p. 29.

<sup>217</sup> *Ibid.*, p.125.

<sup>218</sup> *Ibid.*, p.46.

*qui s'accompagne d'une acuité étrangement précise et inutile.* »<sup>219</sup>. En effet, l'amour pour Haroun est insaisissable et qu'il ne savait ce que le sentiment d'amour voulait bien dire puisqu'il ne l'a pas éprouvé auparavant. Quand Meriem « *a voulu savoir si je l'aimais* ». Il répond candidement « *je ne savais pas ce que cela voulait dire...* »<sup>220</sup>. L'amour pour lui est une question complexe et compliquée même à soutenir.

L'Histoire et la politique pour lui présentent de nombreuses anomalies. Ce qui le laisse irrésolu et sidéré par les pratiques qui ont suivies l'indépendance, censée apporter la béatitude. La première grande question qu'il se pose et qui récurrente est le fait de pas avoir intégré les rangs du FLN est ne pas contribué à la reconquête du pays, « *Pourquoi je n'ai jamais pris les armes et le chemin du maquis ?* »<sup>221</sup>. La seconde confusion concerne la période qui a suivi l'indépendance. Elle se caractérise par un non-sens en raison des pratiques arbitraire du peuple mais aussi de l'Etat. Le commissaire l'accusait de pas informer la police avant de tuer un français. Donc, sa source de confusion découle du fait de ne pas avoir été interpellé pour homicide, mais juste pour les circonstances qui ont entourées cet homicide, et avec une incertitude quant à la procédure de l'interrogatoire et la nature des accusations aberrantes, il répond « *Si j'ai tué M. Larquis le 5 juillet à deux heures du matin, est-ce qu'on doit dire que c'était encore la guerre ou déjà l'indépendance. Avant ou après ?* »<sup>222</sup>. Pour Haroun, il y a une grande confusion. L'indépendance était source de question au lieu d'être source de solutions et de réponses ses attentes. Elle se caractérise par des incertitudes quant à l'avenir, mais aussi le présent. La justice compromise, et l'égalité non établie. Par ailleurs, il remet en cause tout un pays en s'interrogeant sur l'identité que tout le monde revendique sans que personne ne fait quelque chose pour son épanouissement « *Il est où, ce pays que tous proclament comme leur « ventre », et leurs « entrailles », mais qui se trouve nulle part* »<sup>223</sup>:identité.

Parfois, Haroun emploie d'autres marques, qui accentuent son incertitude. En plus de la question des verbes qui marquent l'incertitudes comme j'imagine, je devine, « *Je me*

---

<sup>219</sup> DAOUD Kamel, *Op. cit.*, p.157

<sup>220</sup> *Ibid.*, p. 157.

<sup>221</sup> *Ibid.*, p. 125.

<sup>222</sup> *Ibid.*, p. 132.

<sup>223</sup> *Ibid.*, p. 164.

*suis tu. Qu'ajouter à cela ? Je devinais, du coup ce qu'elle attendait de moi. Au-delà ? Moi j'imagine le purgatoire »<sup>224</sup>*

### **III.2.1 Quête de sens par des questions existentielles**

L'incertitude est presque ancrée dans l'univers cognitif de Haroun au point de douter de tout. Il manifeste une incertitude un peu plus marquée vis-à-vis des questions existentielles. En effet, il exprime des doutes quant aux prescriptions religieuses en se posant des questions qui traduisent à la fois une irrésolution et une perplexité vu la contradiction, selon lui, que recèle la religion. Ainsi, en parlant d'alcool, il s'interroge, d'abord sur ce lien compliqué que la religion entretient avec ce breuvage. Ensuite, il souligne un paradoxe flagrant sur le fait de l'interdire tantôt et de l'autoriser d'autres fois, « *Pourquoi diabolise-t-on ce breuvage quand il est censé couler à profusion au paradis ? Pourquoi est-il interdit ici-bas, et promis là-haut ?* »<sup>225</sup> Il se pose des questions à la fois théologiques et politique. Pourquoi l'Etat autorise l'importation de l'alcool et condamne en parallèle ceux qui le boivent.

Il se pose également des questions qui relèvent aussi bien de l'éthique et de l'humanisme en général. Il se met dans un embarras du choix pour qu'ensuite, il cherche la réponse en se demandant : « *Que ferais-je si j'avais rendez-vous avec Dieu et que, sur mon chemin, je croiserais un homme qui a besoin d'aide pour réparer sa voiture ?* »<sup>226</sup> et sur le champ, il répond catégoriquement pour manifester une fois de plus son incertitude la plus totale, « *Je ne sais pas* ».

Son incertitude s'accroît et ses questions deviennent de plus en plus profondes en s'interrogeant sur la question de la divinité, Dieu également est une question avant que ce soit une réponse « *Hurler que je suis libre et que Dieu est une question, pas une réponse* »<sup>227</sup>. La question de Dieu pour lui n'est qu'un leurre, et que S'il existe véritablement, qu'il le démontre, « *A-t-on idée de courir après un père qui n'a jamais posé son pied sur terre et qui n'a jamais eu à connaître la faim ou l'effort de gagner sa*

---

<sup>224</sup> DAOUD Kamel, *Op. cit.*, p. 139.

<sup>225</sup> *Ibid.*, p. 59.

<sup>226</sup> *Ibid.*, P. 86.

<sup>227</sup> *Ibid.*, P. 165

vie. ?»<sup>228</sup>. Il va plus loin en répondant à la fameuse question de croire en Dieu, Si je crois en Dieu ? Tu me fais rire, là ! [...] Posez lui la question à lui, directement »<sup>229</sup>. Il n'a pas de réponse à la question, il doute de ses vrais conviction et croyance, il contourne et élude la question.

La mort est une grande question parce qu'il entretient des liens très particuliers avec elle, en raison de la mort de son frère Moussa et ses répercussions directes sur sa vie. L'incertitude face à la mort s'explique également par le fait que personne ne connaît l'issue finale et qu'il s'agit d'une vraie question philosophique, donc c'est plein d'incertitudes. « Je philosophe ? Oui, oui. Ton héros l'a bien compris, le meurtre est la seule bonne question que doit se poser un philosophe »<sup>230</sup>

Toute cette incertitude qui l'enveloppe, Haroun dispose d'une réponse, « j'ai des souvenirs décousus de disputes entre voisins »<sup>231</sup>. Toute l'incertitude émane principalement à cause de son enfance très pénible, à la fois physiquement, surtout psychologiquement.

Toute cette incertitude, au bout d'un moment s'enracine pour une source de violence et d'agressivité à l'encontre de tous ceux qui s'opposent à lui. C'est véritablement la méthode adoptée par les fanatiques et extrémiste, « À quoi bon supporter l'adversité, l'injustice ou même la haine d'un ennemi, si l'on peut tout résoudre par quelques coups de feu ? »<sup>232</sup>.

Il faut dire que cette incertitude n'est nullement sans conséquences, mais nous pouvons supposer que Haroun en fait un recours presque systématique comme une riposte au fanatisme et toute sorte de radicalité. Donc, contrairement aux extrémistes qui affirment tout, Haroun veut tout remettre en cause afin de se démarquer du fanatisme. Car, toute proposition formulée par l'énonciateur de varie entre l'assertion au incertitude et de la réfutation à l'admission. Pour lui, c'est à partir du doute qu'on aboutit à la vérité.

---

<sup>228</sup> DAOUD Kamel, *Op. cit.*, p. 83.

<sup>229</sup> *Ibid.*, p. 168.

<sup>230</sup> *Ibid.*, p. 110.

<sup>231</sup> *Ibid.* p. 45.

<sup>232</sup> *Ibid.* p. 112.

## CONCLUSION GENERALE

Nous pouvons dire que la contribution de la sémiotique à la réflexion sur la dimension passionnelle et cognitive est prépondérante. Il s'avère à l'issue de cette étude et de ce long parcours analytique effectué sur le roman de Kamel Daoud, *Meursault, Contre-enquête* que l'exploration des deux univers cognitif et passionnel n'est pas une tâche aisée. Notre démarche consistait effectivement en une exploration qui passe inévitablement par une décomposition puis reconstitution de l'œuvre choisie pour une approche plus minutieuse et approfondie.

Alors l'hypothèse sur laquelle nous nous sommes basés et qui suppose une corrélation voire une interdépendance entre les passions et la dimension passionnelle s'est révélée corroborée par l'analyse effectuée sur le texte. Il était donc essentiel pour une étude plus globale une démarche plutôt percutante, mais diversifiée pour rendre compte au mieux de cette pléthore de thématiques que contient le roman.

L'analyse de la dimension passionnelle a révélé une relation de causes à effets entre les différentes passions choisies en l'occurrence l'amour, la colère et la vengeance. En effet, toutes ces passions constituent des chaînes de raisons. En d'autres termes, chaque passion constitue la source de l'autre mais aussi sa conséquence logique. Nous avons tenté de montrer l'impact que les passions ont joué dans le parcours de Haroun, sur ses décisions et sa vie en général.

En effet, nous avons analysé la passion amoureuse qui s'avère très complexe en raison des relations assez confuses entre d'une part Haroun et Meriem, et d'autre part Haroun et sa mère. Ces deux couples a priori plaisants vivent une relation, le moins que l'on puisse dire est qu'elle est ambivalente vu qu'elle vacille entre l'amour et la haine.

Une passion aussi qui est très marquée dans le roman est la colère. Cette colère qui n'a pas de limites est refoulée par moment, mais exprimée également en d'autres moments. Elle ouvre la voie à la passion de la vengeance qui naîtra suite au refoulement de cette colère qui, lorsqu'elle se manifeste, elle s'exprime avec violence pour se transformer en vengeance. Cette dernière constitue la pierre angulaire du

roman étant donné que la volonté sublime de Haroun est la réhabilitation de son frère Moussa, qui passe inéluctablement une revanche à prendre pour apaiser son âme et celle de sa mère.

Par ailleurs, la dimension cognitive du sujet Haroun se révèle comme un univers complexe et compliqué à explorer mais surtout à saisir. La complexité découle essentiellement des multiples revirements au niveau de sa croyance religieuse, les fluctuations des représentations de la mort, mais aussi les divers procédés employés afin d'exprimer toute cette complexité qui s'accroît à chaque fois en raison d'une incertitude complète.

En premier lieu, la religion constitue un véritable champ d'exploration. Il y a un changement permanent de croyance religieuse à cause d'une quête de sens perpétuelle qui conduit à une vision mortifère de la vie. Le basculement d'un état cognitif à un autre traduit l'indécision dans laquelle baigne Haroun qui le paralyse entièrement vu qu'elle se transforme en angoisse et dépression.

Cette vision funeste de la vie qui s'exprime par le rapport irrésolu vis-à-vis de la religion et le lien assez ambigu à l'égard de la mort. Car, la mort se présente dans le roman implicitement ou de manière explicite. Tantôt, elle est citée ouvertement, tantôt, greffée tacitement pour représenter un univers lugubre.

La mort chez Haroun prend une dimension un peu particulière pour friser l'absurde. Cette absurdité conduit Haroun à éprouver de l'incertitude totale à l'encontre de tout ce qui l'entoure y compris le monde sensible.

Nous pouvons admettre que *Meursault, contre-enquête* est un « ouvrage miroir » de *l'Étranger* de Camus vu la proximité entre les deux personnages puisqu'ils éprouvent tous les deux une absurdité à l'encontre de l'existence, la similitude de leurs parcours respectifs, et les thèmes traités dans le roman comme Dieu, la religion, la mort, l'absurdité de l'existence. Ainsi le texte de Kamel Daoud y fait comme des clignements au texte de Camus. De ce fait, la littérature au bout du compte n'est que de « intertextualité » qui se traduit par des passerelles entre des auteurs, des textes et des époques. Toutefois, là où Meursault est indifférent, Haroun est dans le doute.

Il faut dire qu'après un parcours analytique assez étendu, une décortication profonde, le roman de Kamel Daoud se révèle comme un réservoir de passions et d'émotions. Le roman également retrace le processus cognitif qui module la croyance, la pensée et même le jugement de Haroun. Nous pouvons dire qu'il y a une articulation, quoique tacite, entre ses deux univers passionnel et cognitif pour conditionner les démarches, les actes et les actions du narrateur. Ce lien particulier, voire singulier que nous avons reconstitué dénote un conflit intérieur profond qui ne trouve pas de dénouement. Or, ce lien est une interaction permanente entre les deux univers, cognitif et passionnel qui débouche sur un rapport existentiel et ontologique confus avec le monde.

La richesse et la complexité du roman *Meursault, contre-enquête* n'est pas à démontrer. Nous tenons à souligner que cette étude ne prétend nullement dégager le Sens de l'œuvre mais juste une ébauche afin d'apporter des éclairages pouvant éventuellement ouvrir d'autres perspectives qui permettent une exploration plus sondée de cette œuvre.

## **BIBLIOGRAPHIE**

### **Le corpus :**

DAOUD Kamel, *Meursault contre-enquête*, éd. Barzakh, Blida, 2013.

### **Ouvrages théoriques :**

Bertrand Denis, *Précis de sémiotique littéraire*, Paris, Nathan, 2000.

GREIMAS Algirdas Julien, *Du sens II*, Paris, Seuil, 1983.

Coquet Jean-Claude, *Le discours et son sujet*, Paris, Klincksieck, 1984.

PEIRCE Charles Sanders, *Ecrit sur le signe*, Ed. Seuil, Paris, 1978.

Blanche-Benveniste, C. (1989). Constructions verbales « en incise » et rection faible des verbes. *Recherches sur le français parlé*, 9, 53-74.

De Saussure F. : *Cours de Linguistique Générale*, Ed. Talantikit, Bejaïa, 2002.

Jean Poirier, *Histoire des mœurs*. Paris, Gallimard, 1988.

Herman Parret, *Les passions, essai sur la mise en discours de la subjectivité*, Ed Seuil, Paris, 1994.

Eliade Mircea, *Le mythe de l'éternel retour. Archétypes et répétitions*, Paris, Gallimard, 1969,

### **Dictionnaires :**

Le Petit Larousse, illustré, Paris, 2012.

RALLO DITCHE Elisabeth, FONTANILLE Jacques, LOMBARDO Patrizia, *Dictionnaire Des Passions Littéraires*, édition BELIN, 2001.

GREIMAS Algirdas Julien, COURTES Joseph, *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, tome I, Paris, Hachette, 1979.

### **Ouvrages généraux :**

LivrESCQ, *Rencontre avec Yasmina Khadra*, éditions L. de Minuit, N°13 Sep/Oct2011.

Edward Said, "Representing the Colonized: Anthropology's Interlocutors," *Critical Inquiry* 15, Winter 1989, 205-225.

**Résumé :** Dans la présente étude du roman *Meursault, contre-enquête*, de Kamel Daoud, il y a deux dimensions capitales qui surgissent : Les passions et la cognition. Ces deux univers, omniprésents dans l'histoire, donnent au récit un ton singulier. En effet, deux dimensions, à priori contradictoires, s'avèrent complémentaires pour une exploration plus approfondie du texte, et surtout de l'univers intérieur du sujet Haroun. L'analyse complexe du roman révèle chez le narrateur une incertitude et une confusion globale. Cela va générer un bouleversement total de l'ordre du monde chez Haroun qui débouchera par la suite sur l'absurde comme aboutissement. Le sentiment de l'absurde n'est pas sans conséquence mais conduit Haroun à faire abstraction des questions les plus centrales de la vie comme la mère, la mort, l'amour, Dieu...

**Mots clés :** passions, cognition, incertitude, absurde, mère, Dieu, amour, la mort.

**Abstract :** In this study of Meursault novel, against-investigation, Kamel Daoud, there are two crucial dimensions that arise : Passions and cognition. These two worlds, ubiquitous in history, give the story a singular tone. In fact, two dimensions, a priori contradictory, are complementary to further exploration of the text, and especially the inner world of the subject Haroun. The complex analysis of the novel reveals the narrator uncertainty and overall confusion. This will generate a total upheaval in the world order in which Haroun lead later on as absurd result. The sense of the absurd is not inconsequential but Haroun led to disregard of the most central questions of life as the mother, death, love, God ...

**Keywords :** emotions, cognition, uncertainty, absurd, mother, death, God, love

**ملخص:** في هذه الدراسة من رواية مورشو، تحقيق مضاد، كمال داود، هناك نوعان من الأبعاد الحاسمة: العواطف والإدراك. هذين البعدين، في كل مكان في الرواية، وإعطاء القصة لهجة فريدة. في الواقع، بعدين، تأتي متناقضة بداهة، مكملة لمزيد من الاستكشاف للنص، وخصوصا العالم الداخلي لهارون. تحليل معقد عن الرواية يكشف عن عدم اليقين للراوي والارتباك العام. هذا سوف يولد الاضطراب الكلي في العالم الذي يعيشه هارون ويؤدي في وقت لاحق لنتيجة أكبر من اللامنتطقية. بمعنى التي أدت بهارون إلى تجاهل الأسئلة الأكثر مركزية في الحياة كالأُم، الموت، الحب، الله

**كلمات البحث:** العواطف، والإدراك، وعدم اليقين، سخيّف، الأم، الله، الحب، الموت.